

SOUS LA DIRECTION DE

Patrick Boucheron

COORDINATION

Nicolas Delalande
Florian Mazel
Yann Potin
Pierre Singaravélou

HISTOIRE

MONDIALE

DE LA

FRANCE

SEUIL

SOUS LA DIRECTION DE

Patrick Boucheron

HISTOIRE

MONDIALE

DE LA

FRANCE

COORDINATION

Nicolas Delalande
Florian Mazel
Yann Potin
Pierre Singaravélou

SEUIL

ISBN 978-2-02-133629-0

© Éditions du Seuil, janvier 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Ouverture

PAR
PATRICK BOUCHERON

« *Ce ne serait pas trop de l'histoire du monde
pour expliquer la France.* »

Jules Michelet, *Introduction à l'histoire universelle* (1831)

Introduire une histoire de France, vraiment ? On aimerait pouvoir passer outre, en plongeant directement dans le grand bain des récits rassemblés. Y aller voir sans tarder, au hasard des événements, des envies et des souvenirs ; tantôt parcourir à grandes traversées la mer des histoires, tantôt se laisser surprendre par des courants inattendus qui, agités par quelque association d'idées ou réminiscence, nous jetteraient d'une rive à l'autre du temps. Mais toujours sans s'embarasser de ces pesants préalables qu'implique inévitablement le genre, on ne peut plus intimidant, de l'introduction à une histoire de France. Tant de siècles accumulés, de prédécesseurs graves et solennels, tant de controverses aussi, quand on exige si souvent des historiens qu'ils assument, seuls ou presque, les hantises de leur temps : on en serait presque fatigué d'avance. Aussi se contentera-t-on ici de dire brièvement *ce qui nous a réunis* – brièvement car

il s'agit de rendre compte de la vitesse d'un entrain collectif et du sentiment d'urgence qui l'accompagnait.

Une ouverture donc, davantage qu'une introduction, pour ce que ce mot évoque du point de vue moral et politique, et en pensant moins au prélude majestueux d'une œuvre musicale qu'à la focale du photographe qui lui permet de régler la profondeur de champ. Les auteurs de ce volume ont une ambition en partage qui peut se dire en quelques mots : écrire une histoire de France accessible et ouverte, en proposant au plus large public un livre innovant mais sous la forme familière d'une collection de dates, afin de réconcilier l'art du récit et l'exigence critique.

Cette ambition est politique, dans la mesure où elle entend mobiliser une conception pluraliste de l'histoire contre l'étrécissement identitaire qui domine aujourd'hui le débat public. Par principe, elle refuse de

céder aux crispations réactionnaires l'objet « histoire de France » et de leur concéder le monopole des narrations entraînantes. En l'abordant par le large, renouant avec l'élan d'une historiographie de grand vent, elle cherche à ressaisir sa diversité. Voici pourquoi elle prend la forme d'un projet pensé d'emblée comme un geste éditorial : faire entendre un collectif d'historiennes et d'historiens travaillant ensemble à rendre intelligible un discours engagé et savant. Ce livre est donc joyeusement polyphonique. Il ne l'est pas faute de mieux – comment écrire aujourd'hui d'un seul jet et d'une même plume une histoire de France ? – mais par choix et par conviction.

Il faut savoir voyager léger. Partant à l'aventure, les 122 auteurs qui nous ont fait confiance ont accepté de se délester du lourd équipement théorique faisant l'ordinaire des expéditions académiques. C'est qu'ils n'acceptent plus, en somme, ce partage des rôles qui leur est de plus en plus défavorable : aux publicistes les facilités narratives d'un récit s'éloignant sans scrupule de l'administration de la preuve, aux historiens les circonvolutions embarrassées pour ramener ce récit aux froides exigences de la méthode. « C'est plus compliqué que cela » ? Oui sans doute, ça l'est toujours. Mais le rappel à la complexité ne peut être le dernier mot des historiens, sauf à se faire des professionnels du désenchantement. Le travail critique n'est pas

systématiquement morne et austère ; il est parfois même captivant. On peut raconter, sur le mode de l'enquête, la manière dont le passé se fait et se défait sans cesse au travail de l'histoire. Car celle-ci ne parle pas d'elle-même, dans la transparence éthérée de l'évidence, mais à travers des intrigues de connaissances. Telle était donc la consigne : écrire sans notes et sans remords une histoire vivante, parce que constamment renouvelée par la recherche, adressée à ceux avec qui on a plaisir à la partager, en espérant qu'un peu de cette joie saura faire front aux passions tristes du moment. L'écrire sans notes et sans remords, mais en ne cédant rien aux rigueurs de notre métier, notamment en suggérant à la fin de chaque texte quels sont les travaux savants sur lesquels il s'appuie.

Chaque auteur avait donc toute liberté de bâtir son intrigue à partir d'une date de l'histoire de France – que celle-ci fasse déjà partie de la frise chronologique du légendaire national ou qu'on l'y ramène d'ailleurs, entendons d'un autre endroit de la mémoire du monde. Dans tous les cas, l'entrée par les dates s'imposait comme la manière la plus efficace pour déjouer les continuités illusoire du récit traditionnel : elle permet d'évoquer des proximités pour les déplacer, ou au contraire de domestiquer d'apparentes incongruités. C'est bien ce double mouvement – dépayser l'émotion de l'appartenance et

accueillir l'étrange familiarité du lointain – que la chronique, dans sa succession enjouée, tend à éprouver. Nous n'avions pas à chercher systématiquement le contre-pied : les dates canoniques y sont bien, quoique parfois décalées, et toujours bousculées par la volonté d'y reconnaître l'expression locale d'un mouvement de plus grande ampleur. Ainsi peut-on faire surgir, au milieu du récit faussement nostalgique de nos souvenirs scolaires, l'énergie constamment surprenante d'une histoire élargie, diverse et relancée.

Il y avait autre chose dans la besace des auteurs qui arrivent ici à bon port : une phrase de Michelet, placée en exergue de ce livre. Mot de passe davantage que cri de ralliement, elle était suffisamment énigmatique pour susciter le désir et l'inquiétude, ces deux moteurs du voyage, condamnant chacun à sa propre liberté d'écrire. « Ce ne serait pas trop de l'histoire du monde pour expliquer la France » : lorsqu'il écrit cela au seuil de son *Introduction à l'histoire universelle* (1831), Jules Michelet a trente-deux ans. Maître de conférences à l'École normale, il enseigne à de plus jeunes que lui une histoire qui ressemble diablement à de la philosophie : c'est en fait, au sens propre, une philosophie de l'histoire. La révolution de 1830 a fait passer « l'éclair de juillet », et avec lui l'espérance politique de la liberté. C'est elle qui soulève l'humanité que Michelet, contrairement à la plupart des historiens de

son temps, refuse de croire plaquée au sol par les fatalités de la race. Car ce fils de la Révolution française défend une conception énergique, vitaliste, d'une histoire ouverte qui ne se fige jamais longtemps en ses points d'arrêt que l'on nomme origine, identité ou destin obligé. « Ce qu'il y a de moins simple, de moins naturel, de plus artificiel, c'est-à-dire de moins fatal, de plus humain et de plus libre dans le monde, c'est l'Europe ; de plus européen, c'est ma patrie, c'est la France. » Ainsi avance la flèche du temps, et voici pourquoi cette *Introduction à l'histoire universelle* ne pouvait être pour Michelet qu'une introduction à son histoire de France.

Attention toutefois aux rapprochements trompeurs : si Michelet apparaissait déplacé dans son temps, il n'est pas pour autant de plain-pied avec le nôtre. Car nous ne pouvons plus admettre avec lui que la France est cette « glorieuse patrie [qui] est désormais le pilote du vaisseau de l'humanité ». Le patriotisme de Michelet nous apparaît aujourd'hui compromis par une histoire dont il n'était évidemment pas comptable, mais qui, après lui, s'est autorisée de cette « mission civilisatrice » de la France, notamment pour justifier l'agression coloniale. Compromission définitive ? On pourrait en discuter, quand il apparaît à beaucoup désormais que la réinvention d'un « patriotisme constitutionnel » d'inspiration universaliste et ouvert à la diversité du monde pourrait être le

meilleur rempart contre la régression identitaire d'un nationalisme dangereusement étriqué. Mais tel n'est pas le sujet ici : il suffit de relever combien cette aspiration de Michelet pour une France qui *s'explique avec le monde* a pu apparaître, à différents moments de l'histoire, comme une source d'inspiration et d'encouragement.

Ainsi, dans son cours professé au Collège de France de 1943 à 1944, Lucien Febvre revient longuement sur ce texte négligé de Michelet pour éclairer le bien plus célèbre *Tableau* qui ouvrait en majesté le deuxième tome de son *Histoire de France* (1834). Il s'agit pour Febvre de défiger cet être géographique, de déjouer « l'idée d'une France nécessaire, fatale, préfigurée, l'idée d'une France donnée toute faite par la nature géographique à l'homme de France, en appelant France toute la série des formations, des groupements humains qui ont pu exister avant la Gaule sur ce qui est aujourd'hui notre sol », ainsi qu'il l'affirme dans sa 25^e leçon prononcée le 1^{er} mars 1944. Dans le Paris occupé, alors qu'il reçoit de son disciple Fernand Braudel, prisonnier dans l'oflag de la citadelle de Mayence, la *Méditerranée* qu'il y écrit chapitre après chapitre, Lucien Febvre évoque ces moments où, comme au temps de Jeanne d'Arc, la France « a manqué de disparaître » et parle des historiens qui, tel Michelet, ont « chassé la race de notre histoire ».

Une fois pour toutes ? On serait bien naïf de le croire. Voici pourquoi

Lucien Febvre reprend le combat après guerre contre ce qu'il appelait dès 1922, dans *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire* qu'il fait reparaître en 1949, le « préjugé de la prédestination » – soit l'idée selon laquelle l'histoire d'un pays ne peut être guidée que par un destin national. Répondant en 1950 aux appels de l'UNESCO qui voulait faire de l'histoire une science auxiliaire de la recherche d'une paix universelle, il écrit avec François Crouzet un projet de manuel décrivant le développement de la civilisation française comme l'essor fraternel de cultures métissées – ce livre inédit ayant été récemment publié sous le titre *Nous sommes des sang-mêlés* (2012). Car Febvre nommait civilisation cette capacité de débord : « La civilisation française, pour ne parler que d'elle, a toujours débordé largement les limites de la France politique, de l'État français ramassé au-dedans de ses frontières. Et de le savoir, ce n'est certes pas une diminution. C'est un élargissement. La source d'une espérance. »

D'où vient l'idée, étrange quand on y songe, qu'une ouverture sur le monde aboutirait à une diminution de sa grandeur ? Par quel paradoxe en vient-on à imaginer l'histoire d'un pays comme une lutte sans fin pour maintenir sa souveraineté à l'abri des influences extérieures qui viendraient la dénaturer, l'affaiblir et finalement la mettre en péril dans son essence même ? C'est, on le sait

bien désormais, l'histoire difficile de la société française confrontée aux défis de la mondialisation durant ces trente dernières années qui explique cette cristallisation croissante du débat public sur le thème de l'identité. Du point de vue historiographique, le point de bascule se situe certainement entre la parution du premier volume des *Lieux de mémoire* dirigés par Pierre Nora en 1984 et celle de *L'Identité de la France* de Fernand Braudel en 1986. La revendication identitaire, d'abord portée par la gauche de gouvernement, débouchait sur la défense d'une culture française définie par le droit à la différence ; elle nourrit désormais une critique de la diversité culturelle dans laquelle se discerne de plus en plus nettement une hostilité face aux effets supposément destructeurs de l'immigration.

Le 16 octobre 1985, Fernand Braudel présentait à des élèves d'un collège de Toulon une leçon pleine d'allant sur le siège de leur ville en 1707. Ce récit d'histoire-monde était destiné à leur faire comprendre non seulement « que la France se nomme diversité », mais que son unité politique et territoriale ne se fabriquait que très lentement, certainement pas au temps de Jeanne d'Arc comme on pouvait encore leur enseigner, plutôt « avec les tardives liaisons des chemins de fer ». Un mois plus tard, sa mort interrompait ce qu'il n'appelait pas autrement que son « Histoire de France » et dont il prévoyait qu'elle

allait être « comprise de travers ». Et de fait : on lut son *Identité de la France*, livre posthume et inachevé, pour le testament politique de l'historien des longues durées alors qu'elle n'était que l'arrêt provisoire d'une histoire en mouvement. Comment la relancer aujourd'hui, sinon en s'inspirant de l'opération de Lucien Febvre, éclairant le *Tableau de la France* de Michelet par l'étincelle de son *Introduction à l'histoire universelle* ?

Il y a, parmi les jeunes chercheurs, beaucoup d'initiatives qui vont aujourd'hui dans ce sens. Elles peuvent s'inspirer de la démarche de Thomas Bender qui proposa, dans un livre retentissant paru en 2006, une histoire globale des États-Unis envisagés comme « une nation parmi d'autres » (*A Nation among Nations: America's Place in World History*). Traiter la guerre de Sécession comme une des nombreuses guerres d'indépendance qui, en Europe et dans le monde, articulaient revendication nationale et idéal de liberté, c'était infliger une blessure narcissique à un pays attaché à un récit national tenu pour exceptionnel. D'autres expériences historiographiques furent tentées, par exemple pour écrire une histoire transnationale de l'Allemagne ou restituer le *Risorgimento* italien dans sa dimension méditerranéenne. Mais si l'histoire de la Révolution française ou de l'empire colonial se prête depuis quelques années à une approche globale, il n'existe pas encore aujourd'hui

d'histoire mondiale de la France. Le livre qu'on va lire n'en tient pas lieu : il en forme, tout au plus, les prémices ou la promesse.

Car qu'entend-on ici par histoire mondiale de la France ? D'abord, pleinement, une histoire de France qui ne déserte pas plus les hauts lieux qu'elle ne néglige les grands personnages. Il s'agit moins d'élaborer une autre histoire que d'écrire différemment la même histoire : plutôt que de se complaire dans les complexités faciles du contre-récit ou dans les dédales de la déconstruction, on a cherché à affronter, sans louvoyer, toutes les questions que l'histoire traditionnelle d'une France toujours identique à elle-même prétend résoudre. Voici pourquoi on lira ici une histoire mondiale de la France et non pas une histoire de la France mondiale : nous n'avons nulle intention de suivre l'expansion au long cours d'une France mondialisée pour exalter l'essor glorieux d'une nation vouée à l'universel, pas plus que nous souhaitons chanter les louanges des métissages heureux et des circulations fécondantes. Faut-il dire à nouveau qu'il ne s'agit ici ni de célébrer ni de dénoncer ? Que l'histoire soit, depuis bien longtemps déjà, un savoir critique sur le monde et non un art d'acclamation ou de détestation est une idée qu'on pouvait croire acquise ; elle rencontre tant d'adversaires aujourd'hui qu'il est peut-être bon de la défendre à nouveau.

Expliquer la France par le monde, écrire l'histoire d'une France qui s'explique avec le monde : tout l'effort vise en somme à défaire la fausse symétrie de la France et du monde. La France n'existe pas séparément du monde, le monde n'a jamais la même consistance pour la France. Le monde de la Gaule romaine et du pays des Francs regarde vers la Méditerranée tandis que celui du royaume de Saint Louis s'ouvre sur l'Eurasie. Mais, à différents moments de l'histoire longue des mondialisations, dans les rapports changeants entre ce qui se donne comme « France » et ce qui s'appréhende symétriquement comme « monde », surgissent d'autres configurations sociales, des filiations multiples, des bifurcations inattendues, une géographie décalée – bref une histoire en mouvement. Plutôt que de la dire mondiale, on pourrait se contenter d'affirmer qu'elle est une histoire longue de la France – puisqu'elle commence bien avant qu'on ne puisse la ramener à la brève séquence nationale de son devenir politique. Le vieux terme d'« histoire générale » conviendrait également à une démarche qui ne prétend à rien d'autre qu'à l'analyse d'un espace donné dans toute son ampleur géographique et sa profondeur historique.

Telle est donc l'intrigue principale. Elle n'est ni linéaire ni orientée et n'a ni commencement ni fin – et c'est pourquoi les premières dates plongent au plus profond de l'histoire

de l'occupation humaine sur le territoire identifié aujourd'hui comme français, précisément pour neutraliser la question des origines. Il arrive parfois à cette intrigue de se densifier, lorsque les connexions se font plus nombreuses (dans les années 1450-1550 notamment) ou lorsque la France prétend (par exemple à partir du ^{xvii}^e siècle et du projet de puissance de la monarchie absolue) rayonner sur le monde, voire le contenir tout entier en assumant l'aventure politique de l'universalisme qui fait du français, pour le monde entier, la langue de l'espérance révolutionnaire. Mais il lui arrive aussi de se distendre, et c'est alors l'histoire des rendez-vous manqués, des replis et des rétractations que l'on a tenté de raconter, notamment depuis ce que l'on peut décrire comme la mondialisation à la française de la seconde moitié du ^{xix}^e siècle.

Tout cela fait-il une histoire ? Pas encore. Si les 146 dates qu'on a choisies ici ne forment pas vraiment une chronologie, c'est parce qu'elles ne peuvent, à elles seules, soutenir le récit exhaustif d'une histoire mondiale de la France. Attirant l'attention sur des événements, elles valorisent inévitablement une lecture politique et culturelle, négligeant sans doute les évolutions de plus longue durée affectant l'histoire des sociétés dans leur dimension économique, mais aussi environnementale.

Elles ménagent donc des lacunes que l'on ne manquera pas de repérer : certaines étaient peut-être inévitables, d'autres nous seront imputables. Enfin, les séquences que dessinent ces dates ne valent pas périodisations : elles ne sont là que pour guider une lecture qui peut aussi s'échapper par les sentiers buissonniers que percent, dans le corps du livre, index et renvois, et que relance, à la fin de l'ouvrage une invitation au voyage par le biais d'autres parcours, le traversant thématiquement à la faveur de rapprochements inattendus.

Osera-t-on, pour finir, avouer ce qui, le plus souvent, a guidé nos choix ? Ce fut le principe de plaisir. Non par volonté de bâtir une histoire heureuse : celle qu'on va lire n'est ni plus légère ni plus sombre qu'une autre, même si sa gravité n'est pas désespérée. Mais sans doute n'est-il pas si futile que cela d'affirmer aujourd'hui l'énergie joyeuse d'une intelligence collective. Nous espérons seulement qu'un peu de ce plaisir que l'on éprouve à se créer des surprises, à se faire confiance, à échafauder ensemble un texte commun, à travailler pour ne pas trop se décevoir mutuellement, saura ici se montrer communicatif. Et si l'on nous demande : « Pourquoi cette histoire de France est-elle mondiale ? », on pourra répondre simplement : « Mais parce qu'elle est tellement plus intéressante ainsi ! »



ouvrir une *Histoire mondiale de la France* par l'horizon insaisissable des sociétés préhistoriques est un pari improbable et, pour tout dire, risqué. Les quatre cents siècles d'histoire humaine ici traversés au pas de course ont valeur de garde-fou : au mirage de la continuité « spatiale », « la France d'avant la France » se dissout dans les prémices d'une humanité métisse et migrante, jusqu'à ce que les cités-États de l'âge du Fer fixent des unités politiques sous influence romaine. Inutile de chercher à contourner un constat implacable : cet espace n'est rien d'autre que le laboratoire archéologique de sociétés dont l'identité sociale, culturelle et même biologique ne se différencie aucunement du reste du monde. À l'image de la tête en ivoire de Brassempouy, « nos » prédécesseurs n'ont pas de visages reconnaissables. Tout semble venir d'ailleurs, à commencer par les groupes humains bien sûr, jusqu'à l'agriculture méditerranéenne comme technique, pour ne rien dire de l'art rupestre paléolithique, entre 34 000 et 12 000 avant notre ère, dont la tradition s'exprime à une échelle « européenne ». Cul-de-sac de l'Eurasie, isthme continental pour l'Afrique, ce bout du monde favorise les mélanges et donne un point d'appui ponctuel aux premières thalassocraties grecques dès le VII^e siècle avant notre ère, avant d'offrir à la romanisation un territoire d'expansion plusieurs décennies avant Alésia. Ce qui s'y reconnaît, à Carnac comme à Vix, est la marque d'une évolution vers des sociétés structurées par la domination sociale, sans doute aussi politique et plus encore symbolique, mais dont le sens, imaginaire ou réel, restera inaccessible. Il n'en demeure pas moins que les vestiges du sol et des parois ornées constituent autant de symboles qui permettent

de rêver la généalogie impossible d'un territoire, et pire encore d'un « peuple ». À y prêter une attention sérieuse, la fragilité des traces enchevêtrées confine la mémoire écrite ou orale des sociétés « historiques » à un appendice infime de la chaîne des temps. Elles offrent le spectacle d'une spirale à double tranchant, où la surgie du vestige se transforme en acte rétroactif de fondation, sinon d'identification. On ne peut donc penser la préhistoire en dehors de sa propre histoire, savante et politique, née au XIX^e siècle. La course à l'antiquité de l'homme universel et de ses traces, de Cro-Magnon (1868) à Chauvet (1995), se substitue en France à la quête obsédante de l'identité raciale, dès la fin du XIX^e siècle. Pour mieux obtenir la prééminence sans doute : à ce titre, la France contemporaine est parvenue, à force de fouilles, à occuper une place majeure dans le patrimoine préhistorique mondial exhumé. Cette glorieuse galerie d'oripeaux fossiles et de sites investis d'une aura originelle a cependant contribué, pour finir, à reléguer au grenier des fantasmes le vieux mythe des origines gauloises de la France. Est-il autre chose que le revers de la fiction narrative d'une providentielle « conquête » romaine ?

PAGE 14 :

Tête en ivoire de la Dame de Brassempouy
(*Vénus de Brassempouy* ou *Dame à la Capuche*), fragment de statuette en ivoire
représentant un visage humain féminin,
Saint-Germain-en-Laye, musée des Antiquités
(photo : © DeAgostini / Leemage)

Inventer le monde dans les entrailles de la Terre

Hier comme aujourd'hui, les visiteurs de la grotte Chauvet sont des hommes « de Cro-Magnon ». Près de 40 000 ans après son attestation, cet art s'offre-t-il pour autant comme une mémoire universelle ? Le chemin parcouru par cet Homo sapiens résolument moderne consacre la profondeur indicible de ses origines et le métissage irréductible de ses identités.

C'était il y a 36 000 ans, au début du printemps. Ils marchent en direction de la grotte, lui, le plus jeune garçon, suivant leurs pas. Il savoure sa chance car, l'année passée, ils n'avaient fait qu'une trop brève escale dans la région ; tout était alors encore gelé, battu par les vents, et le gibier était trop rare pour rester plus longtemps. À présent, le printemps revient plus vite, les troupeaux de chevaux et de bisons promettent d'être plus nombreux, et ils ont donc choisi de s'installer là pour toute la saison, plantant leurs tentes dans cet

abri au bord de la rivière, en contrebas du sentier qu'ils empruntent maintenant. Et lui les accompagne. Arrivés devant l'entrée de la grotte, celui qui la connaît le mieux y pénètre d'abord, sans bruit, puis revient assez longtemps après pour leur dire qu'il n'a pas senti la présence des ours – et, en effet, nous n'allons rencontrer qu'un cadavre déjà sec, mort en hibernation depuis longtemps déjà. Tous entrent alors, lui toujours derrière. Les parois dansent puis disparaissent sous la lumière des torches. Après un

assez long cheminement, ils s'arrêtent et on lui dit de fermer les yeux. Lorsqu'il les rouvre, face à lui sont des rhinocéros peints à l'ocre, aussi des lions et un mammoth, puis, non loin de là, des mains humaines tatouées en rouge dont on lui dit en la montrant que celle-ci est la marque laissée là par la mère de sa mère. Il pose sa propre main dessus et sent le calcaire frais et humide. Continuant leur chemin, à un moment donné, ils baissent les torches et accélèrent leurs pas ; il croit voir de loin, tracés en noir, des rennes et, derrière eux, plus loin encore, des chevaux, des aurochs et des rhinocéros. Mais il n'en est pas très sûr et, surtout, son œil est alors attiré par un grand feu à l'entrée d'une galerie. Qui l'a allumé ? Il faut passer à côté et sa fumée lui rougit les yeux. Il s'agrippe à la tunique de l'homme qui marche devant lui tandis qu'ils descendent lentement dans cette galerie où, cette fois, lorsqu'on lui donne la permission de voir, il contemple le mystère d'un monde né d'une violence inouïe. Il sent que, même s'il n'a pas le droit de la rapporter à quiconque, l'histoire racontée ici a déjà transformé son regard. On lui dit que ces images sont très anciennes, qu'elles datent même de l'origine du monde. Et cela lui apparaît comme une évidence.

C'était l'année dernière, au cœur de l'été. Une foule nombreuse se presse dans les gorges de l'Ardèche pour visiter la reproduction de cette grotte, dont tout le monde se fait l'écho. Qu'ils soient ou non émerveillés par les fac-similés de ces fresques dans l'évocation de leur décor d'origine, les visiteurs vont au moins y rencontrer une chose simple : nous

ne sommes pas nés d'hier. « Nous ». Car ces images renvoient invariablement chacune et chacun – par leur puissance intrinsèque ou bien est-ce le regard que nous projetons dessus qui agit ainsi ? – à quelque chose d'universel. Peut-être parce qu'elles surgissent de nulle part qu'une mémoire singulière puisse s'approprier, mettant ainsi tout le monde d'accord, d'où que l'on vienne et quelle que soit l'identité avec laquelle on se tient face à elles. Or, pourtant, ces images prennent bel et bien place dans une trajectoire historique particulière et c'est bien elle dont il faut essayer de mesurer la portée – afin, justement, de donner du sens à ce sentiment d'universalité.

Mais que sait-on des auteurs de ces fresques et de leurs motivations ? On ne sait pas quelle langue ils parlaient, on ne sait pas exactement pourquoi ils ont inventé ce langage imagé, pourquoi ils l'ont exprimé là, on ignore tout de ce qu'ils se disaient face à ces œuvres et l'on ne sait guère que reconnaître des animaux et décrire comment ils ont été réalisés – en s'émerveillant. Tout ce qui a été dit plus haut est parfaitement inventé ; le garçon que l'on a imaginé découvrir ces peintures n'a bien sûr jamais existé. C'est une image d'Épinal plaquée sur des images d'un autre temps, désespérément muettes alors qu'elles paraissent hurler. Quant à leur date, tout ce que nous savons, c'est que les premières fresques de cette grotte ont été exécutées sur une certaine durée, entre 37 000 et 34 000 ans avant le présent. Toutefois, ce garçon a une place bien réelle dans l'histoire. Il nous parle de la construction d'un nouveau monde, ce monde qu'il a, lui,

pu croire de toute éternité, à coups de pinceau ou plutôt de fusain.

Ce monde est celui de l'homme de Cro-Magnon. Celui-ci est, comme nous à sa suite, le fruit d'une trajectoire biologique complexe, qui vit nos très lointains ancêtres (*Homo erectus*) quitter pour partie l'Afrique tandis que d'autres y demeuraient, les premiers devenant peu à peu, une fois parvenus en Europe, des hommes de Neandertal tandis que les seconds se transformaient en *Homo sapiens* ; plus tard, vers 100 000 ans, ces derniers quittent à leur tour l'Afrique pour le Proche-Orient puis, longtemps encore après, l'Eurasie, où ils côtoient alors les néandertaliens évoqués précédemment, tous ensemble conjuguant allègrement leurs gènes. Voilà ce qu'est l'homme de Cro-Magnon, notre ancêtre direct – un métis, par vocation. Le phénomène en question – alliant mouvements de populations, échanges, croisements, etc. – prend d'ailleurs une dynamique nouvelle quelques millénaires avant que soient peintes les fresques. Entre 60 000 et 40 000 ans avant le présent, *Sapiens* se répand en effet sur le monde, au-delà de ses frontières d'alors, à l'image de l'Australie comme, peut-être, déjà, selon certains modèles, des Amériques. Et ainsi donc, vers 45 000 ans, le voici en Europe. L'accroissement démographique, dans un monde encore très loin d'être plein, ne peut seul suffire à expliquer le phénomène, et sans doute de puissantes dynamiques sociales sont-elles en jeu.

Qu'est-ce qui fait tourner le monde ? Une société humaine trouve-t-elle d'abord son explication dans une forme

de « rationalité biologico-économique » (mutations techno-économiques sur fond de croissance démographique et de variations environnementales), ou puise-t-elle son essence dans des idéaux régissant les rapports de sexe, de génération, de pouvoir, etc. ? À cela, les fresques de cette grotte répondent : les sociétés du Paléolithique supérieur étaient certainement déjà fondées sur des valeurs politico-religieuses et voilà peut-être en quoi résident tout à la fois leur modernité et leur universalité. Religieuses car, même si nous n'en connaissons pas le sens, il est bien certain que ces œuvres débordent de spiritualité ; politiques car leur message est sans nul doute d'exprimer des règles qui informent la place que l'homme se donne dans l'univers et dans le monde animal. Il s'invente ainsi comme être social, à travers un réseau de valeurs organisatrices de ce qui devient société, par codification probable du rapport entre le masculin et le féminin, ou encore le lien entre générations.

Et sans doute est-ce pour cela que des générations d'Aurignaciens – c'est ainsi que les préhistoriens nomment les premiers à avoir fréquenté cette grotte, les auteurs de ses principales fresques – s'y sont-ils rendus pour y peindre et y apprendre, dans ces enfilades de salles et de galeries, au détour d'alcôves et de diverticules, un tel message. Certainement venaient-ils de loin pour cela, ces groupes nomades circulant, on le sait, dans de vastes régions à l'image de tout le sud de la France actuelle, d'Aquitaine en Méditerranée. On les connaît se déplaçant d'abris naturels en campements en plein air, selon les circonstances et les saisons,

brillants chasseurs, habiles artisans pour travailler l'os, le bois ou la peau, aimant parer leur corps de diverses manières (colliers de dents ou de perles, pendoques en ivoire, etc.), autant de façons, là encore, de codifier la place des individus dans les groupes et l'identité des groupes entre eux. Et brillants artistes, dont cette grotte reste le chef-d'œuvre : avec près de cinq cents figures animales (outre les espèces que nous avons imaginées entrevues par le garçon, ajoutons des bisons, bouquetins, mégacéros ou encore ours et même hiboux), mettant en scène l'une des plus anciennes représentations de la femme (réduite pour l'essentiel à son sexe), elle contient plus d'images que toutes celles que nous connaissons par ailleurs dans le monde aurignacien. Ce faisant, cette grotte et ses œuvres circonscrivent les principaux thèmes de ce « grand art des cavernes », auquel se dédieront des générations d'artistes, pendant plus de 20 000 ans.

Leur disposition dans le gigantesque espace de cette cavité semble suivre une réelle logique, comme si elle respectait une certaine forme de cheminement initiatique : les premières parties de la grotte, principalement décorées de peintures rouges, alternent des panneaux aisément accessibles avec d'autres dissimulés dans des diverticules ; le fond de la cavité détient les peintures noires employées pour la confection des fresques les plus complexes et les plus riches, tels le « panneau des chevaux » et celui « des lions » – dont nous avons imaginé qu'il ait pu provoquer un sentiment si fort au jeune garçon, tant cette scène est en effet puissante. À cela

s'ajoutent quantité de gravures animales, le plus souvent simplement tracées au doigt au contact de la paroi, ainsi que de nombreux « signes » – c'est ainsi que l'on nomme des motifs géométriques –, le tout additionnant vraisemblablement les interventions de nombreuses personnes, durant des siècles, même si l'on peut considérer que les spectaculaires panneaux noirs du fond, évoqués précédemment, sont le fait de quelques artistes seulement et peut-être même d'un seul et unique « maître ». Car la dextérité de ces œuvres invite à penser qu'il existait de véritables artistes et que c'est d'ailleurs à travers l'art et nulle autre activité qu'émerge alors cette notion de « spécialiste ».

En inventant un tel langage, ces artistes ont bel et bien contribué à fonder un nouveau monde. Un monde entrant dans l'histoire non par les textes, mais au travers du legs qu'une génération entend laisser à la suivante grâce à la dissociation du corps et de l'esprit, matérialisation d'une pensée qui, si elle n'est pas encore gravée dans le marbre, résiste sur la paroi. Fondement d'une mémoire collective donc, mais appelée à se réinventer et dont nous sommes en quelque sorte aujourd'hui le dernier avatar. Nous savons en effet que, plusieurs siècles durant après que les premières fresques ont été réalisées, la grotte continua d'être fréquentée et que ces peintures continuèrent à être vues. Après avoir été momentanément abandonnée, la grotte fut même réinvestie quelques millénaires plus tard et l'on se perd en conjectures pour tenter de percer le mystère de ce qu'ont pu ressentir ces Gravettiens qui

la redécouvrirent. Puis elle fut oubliée et enfouie jusqu'à resurgir à la fin de notre ^{xx}^e siècle à nous.

De cette grotte, on peut donc vouloir livrer une restitution « originelle », fût-elle fantasmée, mais il est en fait tout aussi important de réfléchir à sa portée à travers les siècles. Il est illusoire de vouloir « décoder » la signification exacte de ces œuvres non seulement parce qu'elle a été oubliée mais aussi parce qu'elle a, par essence, été déjà maintes fois repensée ; on peut en revanche essayer d'en saisir la vocation (politico-religieuse, sociale) dans cette étape cruciale de mutation des sociétés humaines accompagnant les premiers temps d'*Homo sapiens* en Europe. Enfin, face à ces fresques, si nous avons le sentiment d'être aux sources de notre histoire, c'est aussi ce sentiment, tout autant qu'elles, qu'il est intéressant d'interroger.

FRANÇOIS BON

RÉFÉRENCES

-
- François BON, *Préhistoire. La fabrique de l'homme*, Paris, Seuil, 2009.
 Jean CLOTTES (dir.), *La Grotte Chauvet. L'art des origines*, Paris, Seuil, 2001.
 Jean CLOTTES (dir.), *La France préhistorique. Un essai d'histoire*, Paris, Gallimard, 2010.
 Jacques JAUBERT, *Préhistoires de France*, Bordeaux, Confluences, 2011.
 Chris STRINGER, *Survivants. Pourquoi nous sommes les seuls humains sur terre*, Paris, Gallimard, 2012.
 Boris VALENTIN, *Le Paléolithique*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2011.

RENVois

-
- 23 000, 12 000, 1907, 1940

L'homme se donne un visage de femme

*La plus ancienne représentation conservée au monde
d'un visage humain sculpté est vieille de 25 000 ans.
Les traits de la « Dame de Brassempouy » nous paraissent
à présent comme destinés de toute éternité à incarner
la Préhistoire. Mais cela a-t-il toujours été si évident ?
Retour sur les tribulations d'une icône,
de l'Atlantique à l'Oural.*

Nous, les humains, avons besoin d'icônes – et pour pouvoir penser la préhistoire nous avons eu besoin de lui donner un visage. En fait, plusieurs visages viennent à l'esprit lorsque l'on songe à cette période, figures incarnant chacune une portion du spectre de sentiments et de représentations contradictoires qu'elles véhiculent, certaines franchement grimaçantes – tel le crâne édenté du « vieillard » de Cro-Magnon, par exemple –, d'autres beaucoup plus paisibles et rassurantes. C'est justement l'un de ces visages sereins, parmi les plus célèbres et en tous les cas parmi les plus beaux, dont il est question ici.

Elle est pourtant minuscule, cette petite tête d'à peine plus de 3 centimètres, sculptée dans un bel ivoire de mammouth aux reflets doux, toute fragile en apparence, avec cette grande balafre de dessiccation qui lui traverse la joue. Énigmatique, ce qu'elle exprime est laissé à notre entière imagination : ses yeux ne sont ni ouverts ni fermés – on ne peut que deviner son regard sous ses arcades sourcilières –, pas plus que sa bouche, non plus tracée, n'exprime quoi que ce soit, tandis que ses oreilles sont simplement, sans doute, dissimulées sous sa coiffe ; en résumé, tous ses sens sont au repos et elle est comme tournée en elle-même.

Et pourtant, plus on lui retire d'expression et plus elle paraît gagner en signification, plus le message qu'elle délivre, seulement porté par sa grâce, paraît profond et universel. Voici certainement pourquoi cette petite « Dame à la capuche » de Brassempouy est si souvent placée en frontispice des ouvrages de préhistoire du monde entier, comme si son charme ineffable était le meilleur ambassadeur d'une période inracontable – et pourtant fondatrice.

Il n'y a pas très longtemps qu'elle est entrée dans notre imaginaire car il n'y a pas très longtemps que la préhistoire à laquelle elle appartient a été inventée. Première étape, franchie non sans mal : admettre l'ancienneté de l'homme bien au-delà des traces écrites lui ayant jusqu'alors servi de seul journal de bord ; voilà qui est fait vers 1860. Seconde étape, se contredire bruyamment sur la nature et l'évolution de cet homme préhistorique, ce qui occupera les préhistoriens jusqu'au début du ^{xx}e siècle – et qui continue de les occuper même si, depuis cent ans environ, l'évolution biologique est démontrée et unanimement admise dans son principe. Simultanément, tenter d'écrire cette histoire sans textes, relater l'évolution non seulement de l'homme mais de ses sociétés, et c'est à cela que, parmi d'autres, mais mieux que beaucoup, s'est attelé Édouard Piette (1827-1906), magistrat ardennais et pyrénéen d'adoption. Préhistorien de la seconde génération, il poursuit l'œuvre de Boucher de Perthes et de Lartet en tentant, lui, loin des rives de la Somme du premier et plus près des terrains du second, de puiser dans les cavernes

méridionales les archives du sol susceptibles de bâtir cette nouvelle science. Le voici par exemple en 1873 dans la vallée de la Neste à Lortet, puis au Mas-d'Azil en Ariège à partir de 1887, comme enfin à Brassempouy quelques années plus tard.

Situées au cœur de la Chalosse, les grottes de Brassempouy sont certes déjà connues depuis quelques années lorsqu'il y installe son chantier, mais il allait appartenir à Piette de leur donner leur pleine renommée. Une célébrité que l'on pourrait croire due à l'authentique qualité scientifique des recherches qu'il y entreprend, lesquelles livrent en effet une remarquable séquence stratigraphique appelée à jouer un rôle important dans l'établissement des chroniques paléolithiques, mais qui réside en fait et pour beaucoup dans cet objet, dont la notoriété finit par surclasser tout et même son propre contexte de découverte. Pourtant, lorsqu'il le sort de terre en cet été 1894 que l'on imagine chaud et orageux comme le sont les étés landais, Piette hésite, s'interroge : trop beau, trop proche, ce visage ne répond pas aux idées reçues que l'on a alors sur les artisans de cette période sauvage, sur ces chasseurs-cueilleurs errants, et il a peur d'être face à un canular. Mais, sitôt publiée, la « Dame de Brassempouy », du haut de ses quelques centimètres d'ivoire, devient rapidement l'un des objets les plus emblématiques pour penser et se représenter cette période et son humanité.

Cependant, si cet objet est depuis longtemps une représentation de la préhistoire qui nous parle, est-il vraiment représentatif de la culture de celui ou de

celle qui le fit sortir de l'ivoire entre ses doigts il y a quelque 25 000 ans, d'après les connaissances dont nous disposons désormais à son sujet ? Oui et non – et voilà bien l'un des paradoxes de ce petit visage sculpté. Au moment où Piette le recueille, il ne sait pas encore qu'il vient de mettre la main sur l'un des premiers exemples d'un thème emblématique de l'art du Paléolithique supérieur européen : celui de la représentation de la Femme. On connaît cet art pour être avant tout animalier, et c'est vrai, mais la représentation féminine, non de la femme comme être social, mais de la féminité comme valeur symbolique, n'en est pas moins centrale. Elle se décline de bien des façons et, notamment, dans la statuaire de figurines en divers matériaux (ivoire, pierres et même terre cuite) dont les artisans du Gravettien, tradition « culturelle » attestée à travers toute l'Europe entre 29 000 et 22 000, sont justement passés maîtres, propageant ce thème et ses déclinaisons à l'échelle de tout le continent européen, depuis les rives de l'Atlantique jusqu'aux bords du Don ; on peut même aller jusqu'à dire que ce thème est l'un des ferments les plus palpables de l'unité culturelle des populations de cette période et qu'avec lui, et pour la première fois, les archéologues dressent les contours d'une tradition non sur la base de savoir-faire techniques (telle ou telle façon de tailler la pierre, etc.) mais en fonction de ce qui apparaît à l'évidence, d'abord, comme une idéologie partagée. Ce faisant, ces hommes du Paléolithique inventent les premières icônes et marquent en cela un véritable tournant dans l'histoire de l'humanité.

Et pourtant, la « Dame de Brassempouy » n'en demeure pas moins un objet exceptionnel et même excentrique dans ce contexte. Si l'on connaît plusieurs dizaines de représentations féminines, elle seule ou presque nous livre un visage ; dans l'immense majorité des cas en effet, l'attention de l'artiste s'est focalisée sur ce que l'on désigne pudiquement comme les « attributs » de la féminité : seins, sexe, ventre, hanches, tout en rondeur ou béance, en profusion et plénitude, minimisant voire supprimant tout à fait la tête. Lorsqu'elle est cependant représentée, la voici alors souvent « coiffée », montrant comme à Brassempouy le soin donné à la parure de tête (cheveux tressés ou véritable coiffe, on ne sait), qui reste d'ailleurs bien souvent la seule partie du corps qui soit ainsi ornée, codifiée par un artifice. Mais, des traits du visage, jamais il n'est question. Notre objet est donc davantage encore qu'exceptionnel, c'est un renversement des valeurs communes : un visage mieux qu'une tête, sans corps alors que la plupart des autres représentations ne sont que cela.

Est-ce la raison pour laquelle elle a été abandonnée parmi d'autres rejets de fabrication ? Impossible de le savoir mais, en effet, ce merveilleux objet gisait dans l'entrée de la grotte du Pape de Brassempouy parmi d'autres figurines, entières et incomplètes, de formes d'ailleurs assez diverses et pour certaines peut-être seulement ébauchées, toutes réduites à des silhouettes de corps, voluptueux ou graciles, mais toujours sans visages, au milieu de fragments de défenses et de copeaux d'ivoire. Sans doute s'agit-il d'un atelier de fabrication et

peut-être cette pièce, dont on sait qu'elle n'a jamais été autre chose qu'une tête et son visage détachés du corps, est-elle à proprement parler un essai ou, tout du moins, une représentation très libre à l'égard des normes, nullement destinée en tous les cas à propager et perpétuer un canon de l'époque ? Bref, si la « Dame de Brassempouy » participe d'un thème déterminant dans l'iconographie paléolithique, celui de la figurine féminine, elle demeure une icône légèrement subversive dans sa propre culture.

Un caprice de préhistorique devenu un emblème de préhistorien ? Peut-être, mais surtout, une belle leçon pour tout le monde à la fois : la grâce de ses traits balaie calmement tous les *a priori* possibles sur la rusticité présumée de ces hommes et femmes des cavernes, lesquels, à 25 000 ans de là, émergent sous nos yeux depuis l'ombre chinoise de leur culture. Bref, un objet parfait, à peine décalé des propres valeurs de sa culture pour mieux en incarner d'autres, et qui surtout s'amuse de tous les effets de surprise.

Quoi qu'il en soit, son profil, tel celui d'une Marianne des temps paléolithiques, soldat inconnu de l'« éternel féminin », est désormais l'image de marque de notre Musée d'archéologie nationale ; et c'est ainsi que ce visage, bien que finalement singulier dans son contexte préhistorique, grâce aux dimensions esthétiques, allégoriques et, disons-le, politiques qu'on lui trouve et lui fait jouer, il n'était sans doute que justice de lui réserver une place ici.

FRANÇOIS BON

RÉFÉRENCES

-
- François BON, Yann POTIN, Dominique HENRY-GAMBIER *et al.*, « Pré-histoires parallèles. Henri Delporte, Édouard Piette et les grottes de Brassempouy », in René DESBROSSE et André THÉVENIN (dir.), *Arts et cultures de la préhistoire. Hommages à Henri Delporte*, Paris, Éd. du CTHS, 2007, p. 185-196.
- Henri DELPORTE, Édouard Piette. *Histoire de l'art primitif*, précédé de *Piette, pionnier de la préhistoire*, Paris, Picard, 1987.
- Henri DELPORTE, *L'Image de la femme dans l'art préhistorique*, Paris, Picard, 1993, 2^e éd. augmentée.
- Emmanuel GUY, *Préhistoire du sentiment artistique. L'invention du style il y a 20 000 ans*, Paris, Presses du Réel, 2011.
- Aurélien SIMONET, *Brassempouy (Landes, France) ou la Matrice gravettienne de l'Europe*, Liège, Études et recherches archéologiques de l'université de Liège, 2012.
- Randall WHITE, « The Women of Brassempouy: A Century of Research and Interpretation », *Journal of Archaeological Method and Theory*, 2006, vol. 13, n° 4, p. 251-304.

RENVOIS

34 000, 380, 1815, 1858, 1949

Le climat détraqué et l'art régénéré

En parallèle d'un réchauffement climatique, une mutation profonde des sociétés se produit, 12 000 ans avant notre ère, bien avant la sédentarisation. Le maillage du temps par l'archéologie se resserre : on peut alors tenter une paléohistoire et déconstruire les mythes sur cette période. Les mystérieux galets ornés du Mas-d'Azil sont-ils les traces d'une révolution idéologique au bout du monde eurasiatique ?

Deux cents siècles environ s'écoulèrent entre les œuvres chthoniennes de la grotte Chauvet (Ardèche) et celles de Niaux (Ariège). Les représentations d'animaux cessèrent ensuite, de même que les rites consistant à orner les cavités de l'Europe du Sud-Ouest d'un bestiaire réaliste ou fabuleux et de signes géométriques devenus énigmatiques. Pour cette fin de l'art des cavernes, le titre du chapitre indique une date précise, mais, en réalité, la disparition sans doute progressive de ces symboles foisonnants a pu se produire aussi bien entre 12 026 et 12 015 qu'entre 12 198 et 11 874 ou bien lors de tout autre intervalle pendant à

peu près deux siècles avant et après notre repère chronologique approximatif. En ces temps-là, l'imprécision du carbone 14 est de cet ordre, loin toutefois des millénaires de flou entourant par exemple les dessins de Chauvet au début du Paléolithique récent. Pour autant, sur sa fin mieux datée dont il est ici question, il n'y a toujours pas d'événement saisissable. C'est à ces temporalités imprécises que je prétends adapter l'ambition historique en plaidant pour une démarche « paléohistorique », alors même que beaucoup d'historiens s'intéressent symétriquement à l'archéologie et aussi à l'histoire démesurément ancienne.

Se revendiquer d'une telle démarche, c'est déjà œuvrer à décongeler une préhistoire imaginaire figée en un seul gros bloc. On l'émaille de quelques clichés souvent moqueurs, comme on le fait aussi pour le Moyen Âge : équipage de dinosaures anachroniques (l'adjectif est faible : 60 millions d'années d'écart au bas mot) ou bien de mammouths (ça tombe mieux, mais pas partout et pour toute la préhistoire : ils quittèrent l'Europe au XIII^e millénaire avant J.-C.), gourdins (jamais trouvés), femmes tirées par les cheveux (c'est le cas de le dire)... Les stéréotypes alimentent l'arrogance envers l'Autre, celui que nous avons été, aujourd'hui exhibé dans les musées en mannequins crasseux, succédanés polis des zoos humains. C'est l'idée de décadence et la myopie historique dont elle procède que l'on a choisi de moquer dans le titre, car le fantasme du déclin trouve périodiquement le succès. « Petits et peu robustes, avec une grosse tête, ils eussent fait piètre figure auprès des fiers Cro-Magnon », écrivait par exemple un archéologue dans l'*Histoire de la France* dirigée par Georges Duby en 1995, à propos de la période qui nous intéresse ici et des gens d'alors. Ainsi, certains bâtisseurs de l'archéologie préhistorique, cette science encore jeune, ont nourri eux-mêmes les mythes disparates l'entourant : préhistoire immobile ou bien ascension linéaire vers le progrès ou encore alternance entre prétendus apogées et déchéances, le tout mêlé de fictions racialistes.

Mais, pour que la démarche paléohistorique ne soit pas un simple slogan, elle doit se pratiquer en pleine conscience de l'imprécision de nos chronologies et des

lacunes de nos sources, exclusivement archéologiques. Si bien que qualifier d'« art » les petits galets trouvés d'abord au Mas-d'Azil (Ariège), gravés ou ocrés de points et de lignes quelques siècles après la disparition des œuvres en grotte, revient peut-être à de l'ethnocentrisme. Ces galets de rivière, connus depuis les Cantabres jusqu'à l'est de la France, portent tout de même des symboles, c'est certain, même si l'on ignore de quoi. On sait seulement que les exemplaires gravés l'ont été en une fois et ne sont donc pas des décomptes calendaires. Et ces galets dits « aziliens » – un terme qui renvoie à la fois à une phase historique et à un vaste courant culturel – ne portent évidemment pas d'écriture, contrairement à ce que l'on a voulu croire quand on cherchait à tout prix à faire mentir l'adage « *Ex oriente lux* » (« La lumière vient de l'est »). Les autres prétendues écritures de Glazel, les Indo-Européens et quelques théories en apparence plus anodines sur une agriculture précoce en Europe résultent de la même difficulté à admettre que les finistères que nous habitons par hasard aujourd'hui ont été à plusieurs reprises tributaires du Proche-Orient. Ce dernier le fut aussi de ce qui s'est passé ici, mais à d'autres moments : à cette échelle-là, la globalisation des pratiques est ancienne, tout comme les migrations incessantes et en tous sens.

Quant à ces discrets galets, ils n'ont rien à voir non plus avec la grotte de Niaux, ses œuvres zoomorphes un peu plus anciennes et son « salon noir » au format de cathédrale, d'où cette idée obsolète de dégénérescence de l'expression symbolique entre les deux, vers 12 000 avant J.-C. Cela étant, on sait qu'il y eut

alors un certain parallélisme entre cette révolution idéologique et un réchauffement très brutal du climat à la fin du dernier cycle glaciaire, ce bouleversement rapide s'accompagnant d'une transformation profonde du gibier disponible. On constate en outre de nets changements dans les activités de subsistance et les techniques des chasseurs-collecteurs nomades de l'époque. Se sont alors aussi achevés en France plus de deux cents siècles d'une véritable civilisation du renne, autrement dit d'une adaptation étroite aux paysages steppiques et à leur animal emblématique. Celui-ci se réfugia dans les régions septentrionales qu'il occupe actuellement, tandis qu'ailleurs, et donc à nos latitudes, les chasseurs se tournaient vers des gibiers forestiers. Il n'est pas sûr néanmoins que tous ces faits furent réellement concomitants puisqu'ils sont datés avec quelques siècles d'imprécision chacun. C'est la grande difficulté stimulante d'une démarche paléohistorique : modéliser, à défaut de pouvoir les démêler, les liens de causalité, probablement complexes, entre toutes ces mutations idéologiques, économiques et environnementales. Et sans doute démographiques puisque la paléogénétique vient de signaler d'importantes migrations humaines dans le même intervalle de temps. La lecture d'Alain Testart, un des rares anthropologues français à s'être penché sur le treizième millénaire avant J.-C. et ceux qui l'entourent, ouvre par ailleurs de nouveaux horizons : celui-ci propose de situer à cette époque une grande mutation sociologique, du moins en Europe, à savoir une diminution de l'interdépendance entre les membres des communautés nomades. Cette

hypothèse, fondée sur un raisonnement régressif à partir des chasseurs-collecteurs récents, est malheureusement très difficile à tester archéologiquement car la sociologie se fossilise mal, notamment quand les sépultures sont rares, ce qui est le cas alors en Europe.

En revanche, à partir des environs de 9 000 avant J.-C., leur nombre explose en parallèle d'autres changements techniques et économiques non linéaires. C'est alors que se produit un deuxième fort réchauffement climatique et que commence ce que l'on appelle par convention le « Mésolithique » dans la périodisation européenne. En fait, ce terme conventionnel recouvre des formes d'adaptation vraiment diverses aux milieux désormais tempérés. Une des options fut la sédentarisation avec regroupement des tombes en nécropole que l'on observe sur une part du littoral atlantique, notamment en Bretagne vers 6 000 avant J.-C., tandis que subsistaient ailleurs divers types d'économie nomade.

De telles sédentarisation sans agriculture ni élevage sont bien connues chez d'autres chasseurs-cueilleurs plus anciens ou plus récents : dès 12 000 avant J.-C. au Japon ou au Proche-Orient ainsi que 4 000 ans après au Pérou ou bien, il y a encore un siècle à peine, sur la côte pacifique de l'Amérique du Nord. Les sédentarisation anciennes de chasseurs-cueilleurs s'accompagnèrent probablement d'une autre grande mutation sociopolitique, l'apparition de la richesse, notamment autour de la constitution de stocks, comme on le voit dans les cas les plus récents. Une mutation si importante

qu'Alain Testart la considère plus révolutionnaire encore que le « Néolithique », autrement dit que le début des économies agropastorales. Pour revenir à la France, on n'a pas encore identifié de signes explicites de différenciation sociale dans les communautés sédentaires du Mésolithique breton, mais la paléosociologie est une ambition très difficile, on l'a déjà souligné. L'archéologie n'apporte pas plus de témoignages flagrants de richesse dans les villages de ceux qui, durant les VI^e et V^e millénaires avant J.-C., introduisirent la céréaliculture et l'élevage en provenance du Proche-Orient *via* les Balkans. De là, il a fallu au moins 1 000 ans aux économies néolithiques pour se propager par deux voies jusqu'en France, et 1 000 ans de plus pour couvrir tout le territoire. Dans ces délais, c'est aussi l'histoire des derniers chasseurs-collecteurs locaux qui se joue : de ceux qui, convertis aux nouvelles pratiques, s'en firent vite les zélateurs, et des autres qui, sans abandonner leur mode de vie traditionnel, tiraient profit de nouveaux échanges avec les paysans ou bien subissaient leur concurrence – peut-être violente, cela reste à établir. Les trajectoires historiques ont dû être, là encore, très variées : en Laponie, il a subsisté des chasseurs-cueilleurs nomades jusqu'au XVII^e siècle de notre ère. En somme, si l'on considère que certaines sociétés ne sont pas assez « entré[e]s dans l'Histoire », c'est aussi le cas pour l'homme européen !

Car il est facile d'instrumentaliser le partage entre histoire et préhistoire, une notion que Lucien Febvre considérait du reste comme « l'une des plus cocasses ». Ce partage éventuel s'avère en outre bien fluctuant puisque le seuil en

est tantôt l'agriculture tantôt l'écriture, ou le contact avec ceux qui en usent, plus ou moins couramment d'ailleurs. On a été témoin encore récemment de ces hésitations quand Paléolithique et Mésolithique – plus de 99 % de l'histoire universelle ! – ont été expulsés du programme d'histoire en première année de collège avant que les premières agricultures le soient ensuite. Heureusement, les nouveaux programmes réintègrent l'ensemble et c'est une excellente nouvelle puisque « l'âge de glace » et ce qui suit forment, nous l'avons vu, une histoire pas si froide qu'on ne le dit parfois. Or tout le monde mérite de connaître ce que dissimulent les mythes congelés.

BORIS VALENTIN

RÉFÉRENCES

-
- Jean GUILAINE, *De la vague à la tombe. La conquête néolithique de la Méditerranée*, Paris, Seuil, 2003.
 Grégor MARCHAND, *Préhistoire atlantique. Fonctionnement et évolution des sociétés du Paléolithique au Néolithique*, Paris, Errance, 2014.
 Alain TESTART, *Avant l'histoire. L'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac*, Paris, Gallimard, 2012.
 Boris VALENTIN, *Jalons pour une paléohistoire des derniers chasseurs (XIV^e-VI^e millénaire avant J.-C.)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2008.
 Boris VALENTIN, *Le Paléolithique*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », n° 3924, 2011.

RENOIS

6 000, 1610, 1816, 1940

Dans la multitude orientale des champs de blé

La révolution néolithique désigne sans aucun doute la plus grande rupture dans l'histoire mondiale de l'humanité : universelle par nécessité, la complexe association entre maîtrise de l'agriculture, domestication animale et sédentarisation des sociétés atteint le finistère de l'Europe 3 000 ans après son émergence au Moyen-Orient.

Il faut s'y résigner, l'agriculture n'a pas été inventée en France. Ni même en Europe. Depuis 10 000 ans avant notre ère, l'Europe était recouverte d'une épaisse forêt d'essences tempérées, chênes, tilleuls, hêtres, mais aussi noisetiers, aulnes, ormes, ainsi que de nombreux arbres fruitiers, sauvages par définition, pommiers, pruniers, vignes, baies diverses, et où croissaient au moins six cents espèces de plantes comestibles. Cette forêt était parcourue par un abondant gibier, aurochs (les derniers

disparurent au ^{xviii} siècle de notre ère), cerfs, chevreuils, sangliers. Les groupes de chasseurs-cueilleurs indigènes dits « mésolithiques » y nomadisaient paisiblement, certains ayant même domestiqué le chien à partir du loup, tandis que les régions riches en ressources aquatiques permanentes (poissons, coquillages, mammifères marins) permettaient une certaine sédentarité, le long des grands fleuves et dans les zones côtières ou lagunaires, ce qui semble avoir été au moins le cas pour la Bretagne.

Mais, dans le même temps, des groupes de chasseurs-cueilleurs du Proche-Orient, entre le Néguev et le sud de l'actuelle Turquie, avaient entrepris de se sédentariser et de domestiquer des espèces sauvages locales, blés et orges, moutons, chèvres, bœufs et porcs, le chien ayant déjà été domestiqué. Dans un environnement semi-aride, ces domestications assuraient une alimentation sécurisée. De fait, l'invention de l'agriculture et de l'élevage (le « Néolithique ») ne s'est faite que dans un très petit nombre de régions du monde, indépendamment les unes des autres et avec des espèces animales et végétales à chaque fois différentes – bassin du fleuve Jaune, bassin du Yangzi Jiang, Andes, Mexique, Nouvelle-Guinée, peut-être nord de l'Afrique. Il a fallu un subtil mélange, pas toujours complètement éclairci, de conditions environnementales (il n'y a pas de raisons de domestiquer des espèces très abondantes dans la nature), techniques (la maîtrise du stockage) mais aussi culturelles (un changement d'attitude vis-à-vis de la nature).

Une fois l'agriculture établie, l'une de ses conséquences directes est, par une alimentation meilleure et sécurisée, une explosion démographique continue : si les chasseuses-cueilleuses ont en moyenne un enfant tous les trois ans, les agricultrices enfantent chaque année, même si la moitié des nouveau-nés meurent avant l'âge d'un an. Ce boom démographique conduit à partir du VII^e millénaire une partie des nouveaux paysans du Proche-Orient à déborder progressivement sur les régions avoisinantes, le nord-est de l'Afrique, l'Asie centrale et finalement

l'Europe, à partir de 6 500 avant notre ère.

En quelques siècles, la péninsule balkanique est occupée par ces pionniers néolithiques, un mouvement de colonisation qui a parfois été contesté, en partie pour des raisons nationalistes : le Néolithique venait de Turquie, patrie des anciens maîtres ottomans ; mais on trouvait ce même souhait d'autochtonie un peu partout, France comprise. Néanmoins, les preuves archéologiques se sont accumulées, rendant désormais cet événement irréfutable, d'autant que la majeure partie des espèces domestiques (blé et orge, mouton et chèvre) n'existaient pas en Europe et proviennent du Proche-Orient, ce que la génétique a confirmé. De même, les ressemblances dans la culture matérielle (formes des poteries et des outils) et l'idéologie (figurines, parures) sont frappantes.

Des Balkans partirent deux courants de néolithisation. L'un suivit les côtes de la Méditerranée depuis l'Adriatique, la navigation étant maîtrisée comme le prouvent l'occupation de la plupart des îles et la découverte de pirogues monoxyles. Ses poteries sont décorées d'impressions de coquillages sur la pâte fraîche, surtout des coques (*Cardium edule*), d'où le nom de « culture cardiale » donnée à ce courant, qui atteint l'actuel territoire français vers 5 800 avant notre ère, pénètre peu à peu vers l'intérieur des terres, jusqu'à l'Auvergne mais aussi jusqu'à l'Atlantique, *via* la vallée de la Garonne. Il poursuit en même temps sa route vers les côtes espagnoles, jusqu'au Portugal. Il s'agit néanmoins d'implantations de petite taille, dont les habitations restent mal identifiées.

Beaucoup plus visible est l'occupation de l'intérieur des Balkans, où de nombreux villages ont été fouillés, caractérisés par des maisons rectangulaires d'environ 5 mètres de côté, une poterie peinte, un art plastique varié, principalement des figurines féminines en argile cuite ou en marbre. Pendant un millénaire, les agriculteurs balkaniques ne dépasseront guère le Danube, restant dans un climat relativement méditerranéen. Mais, à partir de - 5 500, l'adaptation s'étant faite, se crée sur le front de colonisation un nouveau courant, qui prend en écharpe toute l'Europe tempérée, de la mer Noire à l'Atlantique, et des Alpes à la Baltique. On le nomme « Céramique linéaire » ou « Rubané », du fait des décors géométriques continus gravés sur les poteries ; on disait naguère le « Danubien ». Les villages regroupent des maisons rectangulaires très longues, jusqu'à 45 mètres, et qui devaient abriter plusieurs familles ; elles montrent une remarquable uniformité de construction d'un bout à l'autre de l'Europe. Les morts sont inhumés en position fœtale avec quelques objets, sans différences sociales visibles, sinon entre les sexes et entre les âges. En revanche, la qualité de la poterie diminue d'est en ouest, et surtout l'art plastique se raréfie pour disparaître presque complètement. On estime que cette culture a pu regrouper vers - 5 000 environ 2 millions d'habitants au même moment.

La « Céramique linéaire » franchit le Rhin vers - 5 300 et atteint le Bassin parisien vers - 5 100. Des fouilles préventives systématiques, notamment dans les vallées de l'Aisne, de l'Oise, de la

Marne et de l'Yonne, ont mis en valeur le quadrillage systématique du territoire par ces villages, qui ont en moyenne entre une demi-douzaine et une dizaine de maisons, lesquelles durent chacune à peu près le temps d'une génération. D'abord concentrés dans les fonds de vallée, ces agriculteurs occupent bientôt les plateaux, remplissent les interstices et atteignent l'Atlantique vers - 4 800. Les deux courants se rencontrent donc dans le tiers médian du territoire français.

À partir de ce moment, l'ensemble de l'espace européen disponible est occupé par des agriculteurs et il ne leur est pas possible d'aller plus loin vers l'ouest, dans ce mouvement de « fuite en avant » qui leur avait permis jusque-là de maintenir des communautés de petite taille et d'éviter les inconvénients de trop grandes masses humaines. Il faudra attendre Christophe Colomb pour aller plus loin ! Dans cet espace clos, la France étant l'ultime presque île occidentale de l'Eurasie et la population continuant de croître indéfiniment, il va donc falloir faire des « gains de productivité ». D'où un certain nombre d'inventions techniques progressives : traction animale, roue, araire, métallurgie du cuivre, tandis que l'on exploite à grande échelle le silex et les roches dures destinées aux haches, sous forme de minières regroupant plusieurs milliers de puits. Les régions moins propices, moyenne montagne, marécages ou lacs, sont occupées à leur tour : c'est le sens de ces « maisons sur pilotis », bien fouillées à Chalain et Clairvaux dans le Jura, jadis emblématiques du mode de vie néolithique, et qui sont en réalité une adaptation à des zones refuges.

L'invention de la métallurgie du cuivre sert à désigner en Europe cette période, entre - 4 500 et - 2 200, comme un « âge du Cuivre » ou « Chalcolithique », même si l'impact de cette invention technique reste marginal, le cuivre seul étant un matériau trop malléable. Ce métal est surtout un marqueur du pouvoir émergent et du prestige, ce qui justifie cette appellation. L'or est travaillé aussi, mais surtout en Europe orientale.

De fait, cette croissance démographique continue se traduit par des tensions, à la fois externes entre communautés, et internes par l'émergence d'inégalités sociales de plus en plus visibles – on parle de sociétés « à chefferies ». Les monuments mégalithiques sont un symptôme de ces deux types de tensions : à la fois marqueurs de territoire concentrés à l'extrémité du continent, là où l'on ne peut pas aller plus loin, et affirmation de la puissance des élites qui y sont inhumées. Les villages se hissent sur des hauteurs, s'entourent de fossés et de palissades. Les traces de blessures sur les squelettes, voire de massacres, se multiplient. Les hiérarchies sociales ne s'affirment pas de manière continue : aux grands monuments mégalithiques réservés à un petit nombre font suite à partir de - 3 500 les « allées couvertes », modestes coffres en pierre d'une vingtaine de mètres où sont déposés jusqu'à plusieurs centaines de corps au fur et à mesure des décès, avec très peu d'objets d'accompagnement. Les figurations féminines s'estompent, au profit de celles de guerriers en armes.

Durant le III^e millénaire avant notre ère, le territoire français est l'un des lieux où sont présents deux vastes phénomènes

paneuropéens encore mal compris. L'un, à partir de - 2 900 environ, est celui dit de la « Céramique cordée », dont les poteries sont décorées par l'impression de cordellettes et où les « chefs » sont inhumés sous de petits tumulus avec des haches dites « de bataille ». On trouve ces tombes de la Russie au Bassin parisien et certains les ont parfois mis en relation avec les migrations indo-européennes supposées, qui auraient apporté en Europe occidentale les langues du même nom. L'autre phénomène est celui dit « Campaniforme », dont les poteries ont une forme de cloche (*campana* en latin) renversée, et sont décorées de bandeaux de motifs géométriques gravés. Il semble cette fois d'origine ibérique, mais est présent par plaques discontinues de l'Espagne au Danemark et de la Grande-Bretagne à la Hongrie, sans que l'on puisse encore déterminer s'il s'agit d'un phénomène migratoire mais discontinu, ou de simples échanges de biens, ou les deux.

C'est ce paysage complexe qui débouche à partir de - 2 200 sur « l'âge du Bronze », le bronze lui-même n'étant qu'un progrès technique, par l'ajout d'environ 10 % d'étain au cuivre. D'un point de vue historique et social, cet « âge » n'est en réalité que la continuité du Chalcolithique. Il faudra attendre l'âge du Fer, sur le territoire français, pour assister aux débuts de développements vers des sociétés étatiques.

JEAN-PAUL DEMOULE

RÉFÉRENCES

- Annick COUDART, *Architecture et société néolithique*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1999.
- Jean-Paul DEMOULE (dir.), *La Révolution néolithique en France*, Paris, Inrap et La Découverte, 2007.
- Jean-Paul DEMOULE (dir.), *La Révolution néolithique dans le monde*, Paris, CNRS Éditions, 2010.
- Jean-Paul DEMOULE, *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e siècle », 2014.
- Jacques TARRÊTE et Charles-Tanguy LE ROUX (dir.), *Le Néolithique. Archéologie de la France*, Paris, ministère de la Culture et de la Communication et Picard, 2008.

RENOIS

4 000, 1247, 1962

Pierres levées et haches de jade à l'occident du monde

*Loin d'être l'apanage d'une civilisation atlantique,
le mégalithisme de Carnac signale le centre aveugle
d'un monde spirituel et politique inaccessible dont le jade
est la matière la plus précieuse. Tout se passe comme s'il
existait durant le V^e millénaire avant J.-C. une opposition
entre une Europe du jade à l'ouest et une Europe
du cuivre et de l'or à l'est.*

Emblèmes pesants du Néolithique, pris dans les rets des discours légendaires, savants, nationalistes ou touristiques, dolmens et menhirs sont à décrypter comme des signaux émis par de lointaines élites, avides de notoriété, de pouvoir et peut-être d'éternité. L'éternité peut-être, car nul ne peut dire avec certitude quelles étaient les perspectives temporelles de ces hommes et femmes qui vivaient entre le V^e et le III^e millénaire avant notre ère en France atlantique. Ces montagnes de cailloux et de limons bâties sur des

collines et ces mâts de pierres érigés étaient en revanche des signes tangibles envoyés aux vivants, aux membres de ces premières communautés d'agriculteurs et d'éleveurs qui inventaient nos paysages. Quant à ces lames de hache et ces bracelets en roches nobles déposés auprès des morts dans les caveaux ou disposés dans le sol, ils disent eux aussi la puissance, d'une autre manière. 4 700, 4 600, 4 500 avant notre ère : la datation par le radio-carbone reste imprécise pour placer cette mutation sociale majeure, qui s'impose

au terme d'une très longue préhistoire. Naissance des hiérarchies et des inégalités sociales, soumission volontaire, contrôle du travail d'autrui ; comment exprimer puis comprendre l'ascendant de certains sur la multitude ? Il sera question ici autant de sa mise en place, que de sa pérennité. Au V^e millénaire, le continent européen dans son entier est saisi d'un semblable mouvement, mais l'enracinement de ces pouvoirs dépend de stratégies économiques à chaque fois particulières insérées dans des environnements très différents. Il semble bien que Carnac ait été, un temps, le centre du monde...

125 mètres de long, 58 de large, 10 de hauteur, 30 000 mètres carrés. Le tumulus Saint-Michel à Carnac est un des trois mastodontes néolithiques du sud du Morbihan, qui trône sur la plus haute colline et domine l'océan. Une chapelle du XVIII^e siècle occupe la plate-forme sommitale, comme un couvercle destiné à contenir les symboles ancestraux. Les archéologues qui le fouillèrent à plusieurs reprises au XIX^e et au XX^e siècle nous laissent voir une succession d'enveloppes de pierres et de limons, qui protègent deux caveaux principaux et une vingtaine de niches en pierres sèches disposées tout autour. Et au cœur de cette montagne artificielle, de fabuleux trésors : douze grandes lames de haches polies en jadéite dont l'origine géologique doit se chercher à plus de 800 kilomètres dans les Alpes italiennes, cent une perles discoïdes et neuf pendeloques piriformes en variscite, provenant d'Andalousie à 1 000 kilomètres à vol d'oiseau (mais les individus du Néolithique devaient

marcher ou naviguer...) et vingt-six haches en fibrolite, un minéral exploité localement cette fois. Cette succession de nombres voudrait qualifier à la fois l'importance du travail collectif à destination de quelques-uns et la dimension des réseaux économiques d'ampleur européenne qu'ils contrôlaient.

Abordons le premier aspect, la structure politique liée à ces développements monumentaux. Il semble aujourd'hui que ces grands tumulus commandaient des terroirs différents entre deux rias, le tumulus Saint-Michel à l'ouest, Mané-er-Hroek à Locmariaquer au centre, et la Butte-de-César à Arzon à l'est ; les destructions et saccages ultérieurs faussent peut-être notre perception. Il existe aussi dans le sud du Morbihan toute une cohorte de tumulus trapézoïdaux longs d'une trentaine de mètres, regroupant un caveau central comme à Lannec-er-Gadouer à Erdeven ou alors des petits coffres comme au Manio à Carnac, avec des mobiliers funéraires nettement moins abondants mais qui font écho à ceux des grands monuments. Doit-on y voir le squelette minéral d'une organisation hiérarchique ? Ou bien une transformation des structures politiques au cours du Néolithique, que nos maigres données chronologiques ne nous permettraient pas de bien distinguer ? On serait tenté de voir dans ces différences l'émanation d'une compétition entre individus ou entre maisonnées, d'autant que d'autres éléments de réflexion viennent s'ajouter au dossier. C'est en effet au même moment que d'immenses stèles ont été érigées dans les environs, dont le Grand Menhir de Locmariaquer est

le plus connu, avec ses 20 mètres de longueur. Ces « menhirs », extraits de carrières particulières et totalement régularisés par percussion, portaient des gravures (haches, bovidés, peut-être cétaqués) et probablement des peintures. Ils ont été abattus dès le Néolithique et souvent remployés comme dalles de couverture de tombes à couloirs (ou « dolmens ») bâties ultérieurement ; leur puissance symbolique a même imposé des transports de plusieurs kilomètres pour pouvoir se les accaparer. Derniers éléments de réflexion, exhumés lors de fouilles préventives récentes, des sites à grands foyers empierrés, assez éloignés des habitats eux-mêmes et sans grand mobilier archéologique répandu aux alentours, peuvent évoquer des lieux de festins, tels que l'ethnologie a su les montrer dans des systèmes politiques à compétition sociale exacerbée, comme les chefferies établies à l'ouest du continent nord-américain.

Les fondations économiques de ces systèmes sont hélas presque inconnues pour le Néolithique de Bretagne, tout comme leurs principes lignagers nous restent obscurs. Les archéologues ont proposé un enrichissement de certains individus par l'exploitation du sel marin ou encore par un contrôle des voies de navigation, mais sans aucune donnée matérielle tangible. D'ailleurs, l'océan est presque absent des témoignages archéologiques au début du Néolithique, que ce soit dans les symboles arborés ou les restes alimentaires, ce qui ne laisse pas de surprendre. Quels étaient les surplus, quelles étaient les formes d'intensification des pratiques agricoles,

quelles étaient les techniques de stockage alimentaire, quels étaient les principes de redistribution ? Il n'y a aucun élément de réponse pour l'instant. On connaît davantage une économie des objets-symboles, dont le contrôle fonderait des formes de pouvoir. Ces haches et anneaux en roches nobles, d'un vert insondable, polis à un degré merveilleux, seront non seulement détenus par certains individus, mais aussi dissimulés dans les tombes, ou dans des dépôts en pleine terre, tranchant en l'air. Signe de puissance encore, cette fois à travers le temps : seuls les archéologues ont eu l'outrecuidance de s'en emparer, six millénaires plus tard.

Voyons maintenant le second aspect, celui des réseaux et de leur contrôle qui confèrent une autre échelle géographique aux manifestations sociales de cette période. À l'issue d'une enquête menée durant plus de vingt ans, Pierre Pétrequin et Serge Cassen ont pu montrer que les plus belles haches, dites de prestige ou socialement valorisées, provenaient de carrières de jadéite creusées dans des sommets des Alpes italiennes, avec des productions estimées à des centaines de milliers d'éléments. Elles ont été transférées par le biais d'un réseau de places centrales qui en assuraient une redistribution aux alentours, davantage par des processus d'échanges entre élites que lors de marchés. Ces haches subissaient progressivement des métamorphoses, au gré des transferts de main en main, jusqu'à perdre leur statut fonctionnel lorsqu'elles arrivaient dans le Morbihan. Il y a d'ailleurs un type « carnacéen », à tranchant élargi, qui lui-même sera redistribué vers le nord du continent.

Cette partie de la Bretagne concentre une bonne part de ces grandes haches, les élites parvenant à drainer à leur profit ces circulations. Tout se passe comme s'il existait durant le V^e millénaire avant J.-C. une opposition entre une Europe du jade à l'ouest, avec Carnac comme épiscentre, et une Europe du cuivre et de l'or à l'est, avec Varna en Bulgarie comme point focal.

La mise en place d'un tel système politique et économique incite à interroger les dynamiques sociales sur un temps long, à l'échelle locale des communautés où il est enraciné. Certains archéologues ont tenté de distinguer dans les cimetières des derniers chasseurs-cueilleurs de France atlantique des traces de différenciation sociale, soit enrichissement patent, soit statuts hérités ; mais les traces en sont dérisoires. Il n'y a pas non plus d'apparente intensification des pratiques de prédation durant le VI^e millénaire, qui aurait pu donner naissance à une gestion des surplus au profit de certains ou qui résulterait d'un accroissement démographique. Enfin, il y a bel et bien une rupture entre cette période dite Mésolithique et celle du Néolithique, qui se traduit par la disparition des savoirs techniques millénaires, des styles régionaux de l'outillage et des pratiques économiques. Aucune interprétation ne doit être écartée, même celle de génocides qui auraient pu accompagner l'installation des premières communautés agricoles autour de 5 000 avant notre ère. Le processus de diffusion du Néolithique depuis le Proche-Orient est multiforme à travers l'Europe, du VII^e au V^e millénaire, mais il dépend clairement d'une arrivée de populations pour l'ouest de la France,

depuis le Bassin parisien où l'on retrouve toutes les techniques et styles développés ensuite sur la façade atlantique. Ce premier Néolithique s'affirme durant trois ou quatre siècles dans des hameaux comprenant quelques grandes maisons. Des réseaux d'acquisition de bracelets en schiste ou de couteaux en silex sont déjà solidement établis, sur des échelles de quelques centaines de kilomètres, mais la large distribution de ces objets dans les maisons évoque d'autres réalités sociales que celles de la période suivante. En clair, il n'y a pas de traces matérielles de distinctions sociales, pas même dans les tombes individuelles en pleine terre de leurs cimetières. Il y a donc un nouveau palier qui est franchi vers - 4 600. Une des hypothèses désormais classique est que le système économique du premier Néolithique était fondé sur l'expansion territoriale permanente, qui permettait de réduire la pression démographique. La barrière océanique aurait mis fin à cette régulation et les inégalités sociales procéderaient d'autres moyens de contrôle du corps social. On voit bien qu'une telle explication ne dit rien sur le mécanisme de ces prises de pouvoir, ni sur leur ressort économique. Certains individus auraient pu convertir des surplus alimentaires en pratiques de domination, mais comment ont-ils pu obliger les autres à les suivre ? On ne sait rien non plus de la réplique éventuelle de ces inégalités de génération en génération.

4 600 avant notre ère. Les élites de la région de Carnac affirment leur autorité dans le gigantisme de leurs tombes, sur des stèles de pierre, dans leur contrôle d'objets dont l'origine mystérieuse

renforce l'attrait, dans la manipulation des symboles et emblèmes, peut-être dans des compétitions festives autour de grands foyers. Entre affichage exacerbé et thésaurisation secrète, elles entretiennent entre elles des rapports compétitifs complexes, en captant à leur profit des réseaux européens. La destruction des grandes stèles et l'aspect plus collectif des pratiques funéraires par la suite soulignent qu'il y eut des heurts dès le Néolithique ; une histoire du pouvoir venait de commencer.

GRÉGOR MARCHAND

RÉFÉRENCES

-
- Jean-Paul DEMOULE (dir.), *La Révolution néolithique en France*, Paris, Inrap et La Découverte, 2007.
 Alain GALLAY, *Les Sociétés mégalithiques. Pouvoir des hommes, mémoire des morts*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2006.
 Grégor MARCHAND, *Préhistoire atlantique. Fonctionnement et évolution des sociétés du Paléolithique au Néolithique*, Paris, Errance, 2014.
 Pierre PÉTREQUIN, Serge CASSEN, Michel ERRERA, Lutz KLASSEN et Alison SHERIDAN (dir.), *Jade. Grandes haches alpines du Néolithique européen (V^e et IV^e millénaires av. J.-C.)*, Presses universitaires de Franche-Comté et Centre de recherche archéologique de la vallée de l'Ain, 2 tomes, 2012.
 Alain TESTART, *Avant l'histoire. L'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac*, Paris, Gallimard, 2012.

RENVOIS

6 000, 500 av. J.-C., 1682

La Grèce avec ou sans la Gaule

À rebours d'une vision enchantée de l'aventure coloniale grecque, la fondation de Marseille 600 ans avant notre ère mérite d'être analysée dans la perspective élargie d'une histoire méditerranéenne connectée et conflictuelle. Loin de vouloir helléniser la Gaule, les colons grecs cherchaient alors à établir un relais dans un réseau maritime préexistant.

Vers 600 avant J.-C., un navire phocéén accoste non loin de l'embouchure du Rhône, après un long périple qui l'a conduit de la côte ionienne, en Turquie actuelle, jusqu'à l'Espagne du Levant et l'Andalousie. Menés par deux chefs, nommés Simos et Protis, les marins grecs vont alors trouver le roi des Ségobriges, un certain Nannos, sur le territoire duquel ils désirent fonder une cité. D'après l'historien romain Justin, à la fin du II^e siècle après J.-C., l'accueil fut chaleureux : « Justement ce jour-là le roi était occupé à préparer les noces de sa fille Gyptis, que, selon la coutume de la nation, il se disposait à donner en mariage

au gendre choisi pendant le festin. Tous les prétendants avaient été invités au banquet ; le roi y convia aussi ses hôtes grecs. On introduisit la jeune fille et son père lui dit d'offrir l'eau à celui qu'elle choisissait pour mari. Alors, laissant de côté tous les autres, elle se tourne vers les Grecs et présente l'eau à Protis qui, d'hôte devenu gendre, reçut de son beau-père un emplacement pour y fonder la ville. »

L'histoire est belle : des aventuriers grecs s'installent paisiblement, avec l'accord amiable des populations indigènes, sur le territoire de ce qui deviendra la France. Dans ce récit enchanté, les Celtes, encore ensauvagés,

se mettent immédiatement à l'école de la Grèce pour leur plus grand bénéfice : « Sous l'influence des Phocéens, les Gaulois adoucirent et quittèrent leur barbarie et apprirent à mener une vie plus douce, à cultiver la terre et à entourer la ville de remparts. Ils s'habituèrent aussi à vivre sous l'empire des lois plutôt que sous celui des armes, à tailler la vigne, à planter l'olivier, et le progrès des hommes et des choses fut si brillant qu'il semblait, non pas que la Grèce eût émigré en Gaule, mais que la Gaule eût passé dans la Grèce » (*Abrégé des histoires philippiques*, XLIII, 3). Ainsi la France d'avant la France aurait-elle été fécondée par des colons grecs, initiant des populations encore semi-barbares à la vie en cité, tant sur le plan urbanistique (les remparts) que politique (les lois), tout en introduisant la trilogie méditerranéenne (céréales, vignes et oliviers) sur des territoires encore incultes.

Les noces de Gyptis et Protis devinrent, au cours du ^{xix}^e siècle, la pesante allégorie de cette greffe hellène en terre gauloise : figurant en bonne place dans le palais de la Bourse de Marseille (vers 1860), ornant l'affiche du 25^e centenaire de la fondation de la ville (vers 1899), cette scène matricielle fut même gravée sur une médaille officielle en 1943. Et depuis 1987, le quai Marcel-Pagnol accueille une table gravée d'une dédicace aux deux amants, fabriquée à partir de blocs de marbre venant directement de Grèce : invention d'un lieu de mémoire, mis en valeur par l'office du tourisme !

Assurément, la mariée est ici trop belle et il importe de soulever un coin du voile pour y regarder de plus près. En

l'occurrence, Justin s'inspire librement de Trogue Pompée, un Celte originaire de Vaison-la-Romaine, écrivant en grec à la fin du 1^{er} siècle avant J.-C. Comment ne pas voir, dans l'agencement même du récit, le reflet de la position d'un auteur entre deux mondes, à la charnière entre cultures grecque et celte ? Comment dès lors accorder le moindre crédit à une histoire qui, par ailleurs, fourmille d'erreurs factuelles, tant chronologiques que géographiques, et qui suit le canevas stéréotypé de nombreux mythes grecs de fondation, où des indigènes accueillants cèdent volontiers leur territoire aux nouveaux arrivants, comme à Cyrène en Libye ou à Mégara Hyblaea en Sicile ?

À rebours de cette vision enchantée de l'aventure coloniale grecque, la fondation de Marseille mérite d'être analysée dans la perspective élargie d'une histoire méditerranéenne connectée et conflictuelle. Car la fondation de Marseille ne s'effectua pas dans une mer sillonnée par les seuls marins phocéens : vers 600 avant J.-C., le delta du Rhône était depuis longtemps fréquenté par d'autres Grecs (probablement des Chypriotes et des Rhodiens) et, surtout, par des Étrusques et des Phéniciens, et l'on connaît même une tradition tardive qui attribue la fondation de Marseille aux habitants de Tyr ! La fondation de Marseille n'éradiqua d'ailleurs nullement ces réseaux commerciaux concurrents : pendant près d'un siècle, la zone demeura un espace d'échanges multiples et croisés, où des acteurs grecs et non grecs pouvaient venir vendre leurs produits, sans exclusive aucune. Dans les épaves retrouvées à proximité – à Porquerolles, notamment –,

les cargaisons accueillent ainsi, à parts égales, céramiques grecques (corinthienne, laconienne, ionienne), étrusques et phéniciennes et, durant plusieurs décennies, Marseille fut probablement davantage un vaste *emporion* – un port de commerce et un lieu d'échange ouvert à tous – qu'une cité grecque en bonne et due forme.

Cette coexistence n'allait toutefois pas sans heurts. Naviguant sur des navires de guerre propulsés par cinquante rameurs – et non sur des bateaux ronds, comme c'était l'usage pour le transport des marchandises –, les Phocéens avaient en effet tendance à considérer la piraterie comme la continuation du commerce par d'autres moyens ! Au milieu du ^{vi}^e siècle, la situation dégénéra même en guerre maritime, après la fondation d'Alalia, en Corse, par les Phocéens fuyant l'avancée des Perses en Asie Mineure. Si la bataille tourna finalement à l'avantage des Grecs face aux Étrusques et Carthaginois coalisés, les pertes furent lourdes des deux côtés. Et, sur la terre ferme, les relations des Marseillais avec les populations locales n'étaient guère plus apaisées : entourée par des falaises abruptes, la ville fut ceinte de remparts dès le ^{vi}^e siècle, pour protéger les colons des assauts extérieurs, et Strabon, au ⁱ^{er} siècle avant J.-C., ne fait pas mystère des affrontements incessants qui opposèrent les Marseillais aux Ibères, aux Salyens et autres Lygiens (*Géographie*, IV, 1, 6). Le conflit fut ainsi une donnée structurante de la vie de la colonie durant les premiers temps de son existence.

N'en déplaise à Justin : la greffe mit longtemps à prendre et l'arrivée des Grecs n'eut d'ailleurs, au départ, que fort peu

d'impact au-delà des murs de la cité. Menacés de toutes parts, les Marseillais vivaient en effet largement coupés de leur propre territoire, d'autant que celui-ci n'était guère attractif en raison de son sol rocailleux : « Aussi les Massaliotes ont-ils d'abord compté sur la mer plus que sur la terre et tiré parti, de préférence, des avantages naturels qui s'offrent à la navigation » (Strabon, *Géographie*, IV, 1, 6). Cette disjonction entre la ville et son arrière-pays prévalut jusqu'au milieu de l'époque hellénistique : la chaîne de l'Estaque, située pourtant juste au nord de Marseille, ne fut véritablement intégrée à la cité qu'après 150 avant J.-C., tandis que l'*oppidum* de la Cloche, à quelques kilomètres à peine du centre urbain, conserva son caractère indigène jusqu'au milieu du ⁱ^{er} siècle avant J.-C. De la même façon, il fallut attendre près d'un siècle pour que le commerce avec l'intérieur des terres se développe et enclenche des processus d'hybridation substantiels : ce n'est qu'à la fin du ^{vi}^e siècle que le Rhône devint un axe commercial important, mettant en contact étroit Grecs et Celtes.

C'est que les Phocéens n'avaient pas fondé Marseille pour développer des échanges avec les populations locales – et encore moins pour les civiliser –, mais dans le but de créer un point d'appui sur une route maritime transmédierranéenne bien établie. Selon toute vraisemblance, les Phocéens disposaient en effet déjà de plusieurs comptoirs commerciaux en Espagne au moment où Marseille fut fondée. Loin d'être la base avancée des Grecs en Extrême-Occident, la cité massaliote n'était donc qu'un maillon dans un réseau commercial préexistant,

dont le but était d'assurer l'acheminement vers l'Asie Mineure de l'étain venu de Cornouailles et de l'argent extrait de la sierra Nevada.

Ces intenses échanges marchands se doublaient d'importants transferts institutionnels et religieux. Comme le rappelle Strabon (*Géographie*, IV, 1, 4), les colons phocéens fondèrent ainsi sur l'acropole un Éphésion, sur le modèle du grand sanctuaire d'Artémis à Éphèse, où ils avaient fait étape avant de faire voile vers l'occident. Non loin de là, ils établirent aussi un sanctuaire d'Apollon Delphinien, à l'imitation d'un culte originaire de Milet et commun à tous les Ioniens. La nouvelle cité jouissait d'ailleurs de « lois ioniennes », affichées en public comme dans la métropole et participant à la diffusion d'une culture politique commune de part et d'autre de la Méditerranée. Ainsi se dessinent, à travers le cas marseillais, les contours d'un puissant réseau ionien, en concurrence avec les circuits étrusques et phénico-carthaginois présents depuis longtemps dans la zone. Loin d'être la première étape de l'hellénisation de la Gaule, la fondation de Marseille marqua donc, au départ, le renforcement de logiques maritimes réticulaires au sein d'une Méditerranée fortement et inégalement connectée.

VINCENT AZOULAY

RÉFÉRENCES

-
- Michel BATS, « Les Phocéens, Marseille et la Gaule (VII^e-III^e siècle av. J.-C.) », *Pallas*, n° 89, 2012, p. 145-156.
- Michel BATS, Guy BERTUCCHI, Gaëtan CONGES et al. (dir.), *Marseille grecque et la Gaule*, actes du colloque de Marseille (18-23 novembre 1990), Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 1992.
- Marc BOUIRON et Henri TRÉZINY (dir.), *Marseille. Trames et paysages urbains de Gyptis au roi René*, actes du colloque de Marseille (3-5 novembre 1999), Aix-en-Provence, Édisud, 2001.
- Sophie COLLIN BOUFFIER, « Marseille et la Gaule méditerranéenne avant la conquête romaine », *Pallas*, n° 80, 2009, p. 35-60.
- Irad MALKIN, *A Small Greek World: Networks in the Ancient Mediterranean*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

RENVOS

52 av. J.-C., 719, 1347, 1446, 1923

Le dernier des Celtes

La tombe découverte à Vix il y a plus d'un demi-siècle confirme la complexité des structures politiques et économiques de l'arrière-monde méditerranéen au VI^e siècle avant notre ère. Le grand cratère associé au corps de ce qui fut sans doute l'équivalent d'une « reine » témoigne d'une extraordinaire circulation de biens de luxe d'origine gréco-étrusque.

La tombe de Vix a été découverte en janvier 1953, au pied de l'habitat de hauteur fortifié du premier âge du Fer du mont Lassois, dans une zone funéraire périphérique établie sur la terrasse de la rive droite de la Seine. Les premiers monuments funéraires, qui consistent en des tumulus à masse de terre, y sont édifiés dans le courant de la seconde moitié du IX^e siècle avant J.-C. et sont manifestement destinés à des individus de statut privilégié. La tombe de Vix appartient à l'un des tout derniers tertres funéraires édifiés au début du V^e siècle avant J.-C. D'un diamètre d'une quarantaine de mètres, ce tumulus recouvrait une chambre funéraire centrale d'environ 3 mètres de côté, qui avait été creusée dans le sol et revêtue d'un habillage intérieur de bois.

Au centre de la chambre funéraire avait été déposée la caisse d'un char à quatre roues, à l'intérieur de laquelle avait été placée l'inhumation d'une femme âgée de trente à trente-cinq ans. Il s'agissait d'un véhicule léger, essentiellement construit en bois et dont la caisse était délicatement ornée d'appliques de bronze. Les roues du char avaient été démontées et alignées au pied d'une des parois de la chambre, après avoir été emballées dans du tissu. Sur le sol de la tombe, « une couche sans épaisseur d'un pigment d'un très beau bleu avec de place en place des points rouges éclatants » a été remarquée par les fouilleurs. Les pigments rouges ont été identifiés comme du cinabre ; ils pourraient avoir appartenu à l'ornementation d'une sorte de « bâche » en

matériaux organiques disparus qui aurait recouvert le dépôt funéraire.

La défunte avait été allongée sur le dos, dans le sens de la marche du véhicule. Auprès du crâne a été trouvé un extraordinaire torque en or, dont les extrémités se terminent par des pattes de lion appuyées sur un ornement globuleux orné de petits chevaux ailés. Les restes d'un collier comprenant trois grosses perles d'ambre et quatre anneaux en roche dure polie ont également été recueillis, avec sept fibules – dont une en fer à double timbale ornée de deux cabochons en or – qui ont été retrouvées au niveau de la poitrine. Ces broches devaient fermer un vêtement. Aux avant-bras se trouvaient une paire d'anneaux en schiste et un bracelet de perles d'ambre enfilées sur une tige de bronze. Une paire d'anneaux de jambe en bronze était passée à la base des tibias. Enfin, on avait déposé sur l'abdomen un torque annulaire en bronze portant les traces d'un enroulement d'une lanière de cuir.

Le mobilier d'accompagnement se composait d'un imposant service à boisson en vaisselle métallique et céramique. Un grand cratère en bronze, d'une contenance de 1 100 litres, était placé auprès de la défunte. Sur son couvercle avaient été déposées une phiale en argent à ombilic en tôle d'or, ainsi que deux coupes attiques, l'une unie, à vernis noir, et l'autre présentant un motif de figures noires. Auprès du cratère, trois bassins en bronze avaient été déposés verticalement au pied d'une des parois de la chambre. Au pied du grand récipient a été découverte une *ænochoé* (ou cruche à vin) en bronze, qui devait se trouver

également sur le couvercle : elle semble être tombée sur le sol de la tombe au moment de l'effondrement du plafond de la chambre funéraire, lorsque les madriers de bois, rongés par la décomposition, ont cédé sous le poids des terres accumulées à l'emplacement de la masse du tumulus.

On connaissait depuis la fin du ^{xix}^e siècle l'existence de telles sépultures monumentales à char et à riches parures d'or. Datant de la fin de la période du premier âge du Fer, elles avaient été découvertes essentiellement dans l'est de la France et le sud-ouest de l'Allemagne. La tombe de Vix a montré de manière spectaculaire que ces tombes privilégiées étaient liées à un trafic d'importation de biens de luxe d'origine gréco-étrusque. Sa découverte apportait par ailleurs des éléments de datation qui permettaient de situer plus précisément ce phénomène dans l'histoire des relations du monde celtique ancien avec les civilisations méditerranéennes classiques.

Les recherches récentes réalisées sur le mobilier de la tombe de Vix ont révélé que celui-ci correspond en réalité à différents ensembles d'objets appartenant à deux périodes chronologiques distinctes, qui sont séparées l'une de l'autre par un intervalle chronologique de l'ordre d'une génération. L'ensemble le plus ancien regroupe principalement les pièces exceptionnelles de vaisselle de banquet, comme le cratère géant, fabriqué dans un atelier spécialisé de Grande Grèce vers 540-520 avant J.-C. L'une des coupes à boire en céramique attique a été produite dans un atelier athénien dans les années 530-520 avant J.-C. ; tandis qu'un des grands bassins en bronze déposés au pied

du cratère appartient vraisemblablement à une production étrusque du troisième quart du ^{vi}^e siècle avant J.-C.

Les objets les plus récents sont ceux qui appartiennent à la panoplie vestimentaire de la défunte. En particulier, les anneaux de jambe et les bracelets en bronze, les anneaux en schiste et la série des sept fibules, tout comme le torque déposé sur le corps, sont des productions régionales datant d'une période située entre 500 et 450 avant J.-C. Le char à quatre roues se classe dans ce second ensemble, de même que la cruche à vin en bronze et deux des bassins, qui ont été produits en Étrurie, dans la région de Vulci, entre la fin du ^{vi}^e siècle et la première moitié du ^v^e siècle avant J.-C. Une des deux coupes attiques, à vernis noir, a été fabriquée vers 500 avant J.-C. Elle constitue la pièce la plus récente du mobilier de la tombe, dont le dépôt doit dater des premières décennies du ^v^e siècle avant J.-C.

Ainsi, la « Dame de Vix » a-t-elle été enterrée avec des éléments de parure et de costume qui datent de la période de sa vie où elle était parvenue à l'âge adulte, ainsi qu'avec des objets de luxe étrangers qui sont arrivés à Vix au plus tard à l'époque de sa petite enfance, et qui datent vraisemblablement de la génération de ses parents. De manière révélatrice, ces deux séries d'objets renvoient à des mondes différents : les objets récents, qui sont essentiellement des objets personnels, sont communs à une classe de femmes appartenant à une strate sociale privilégiée, laquelle est enterrée avec des chars entre la fin du ^{vi}^e et les débuts du ^v^e siècle avant J.-C. Les objets anciens,

en revanche – qui appartiennent principalement au « bagage funéraire » de la défunte – sont des biens de luxe importés qui renvoient explicitement à l'univers du banquet et aux pratiques des libations, tels qu'on les connaît dans les cultures urbaines méditerranéennes.

La « Dame de Vix » avait donc manifestement hérité son statut d'une génération précédente, dont elle avait reçu une série d'objets emblématiques du pouvoir et du prestige de la classe sociale dominante à laquelle elle appartenait. Mais quelle était l'origine de cette opulence particulière, manifestement due aux échanges avec le monde méditerranéen ? Selon le découvreur de la tombe René Joffroy, la région de Vix, au nord-ouest de la Bourgogne actuelle, aurait constitué un point de « rupture de charge » à l'articulation des « routes » par lesquelles l'étain atlantique était importé sur le continent européen et de la grande voie de pénétration du commerce méditerranéen remontant par la vallée du Rhône. Les souverains celtiques qui contrôlaient le secteur de Vix auraient, pensait-on, fait payer un « droit de passage » aux commerçants gréco-étrusques qui importaient l'étain à travers le territoire de la Gaule préromaine.

Il est difficile de prouver cette hypothèse, qui cadre mal, cependant, avec ce que l'on peut reconstituer, grâce à l'anthropologie, de l'économie des sociétés prémonétaires de type celtique. Les objets de luxe méditerranéens déposés dans les sépultures du type de Vix se caractérisent en effet davantage comme des « cadeaux » prestigieux adaptés à la clientèle barbare celtique que comme de simples produits commerciaux. Ainsi

le monstrueux cratère surdimensionné de Vix correspond-il manifestement à une tentative de transcription d'un objet grec classique – à savoir un récipient à mélanger le vin et l'eau – pour l'adapter à un milieu étranger dans lequel des quantités de plus en plus considérables de boisson sont mobilisées pour être distribuées par les classes dominantes celtiques, comme signe de leur prestige social et de leur pouvoir politique. Cette altération délibérée de la valeur d'objets ayant statut de signe d'identification sociale suggère l'existence de relations d'échange inégal entretenues entre les élites méditerranéennes et leurs équivalents celtiques.

Les Grecs, après les Étrusques, exploitent les profits extraordinaires que leur fournit un type d'économie barbare fondée sur le don et la dette, dans laquelle les possédants concentrent la richesse pour la redistribuer à leurs alliés, vassaux ou dépendants. Les « nantis » celtiques drainent pour eux les ressources locales que viennent chercher les Méditerranéens dans ces confins barbares – des métaux certainement, des esclaves peut-être ? – en échange de quoi ils obtiennent des biens inaccessibles à la plupart de leurs congénères, qui renforcent leur prestige et leur pouvoir : c'est notamment le vin grec, et les pièces de vaisselle ostentatoires avec lesquelles on le prépare et on le sert. Les aristocraties celtiques se trouvent ainsi aspirées dans un système de relations de dépendance, qui déstabilise l'ordre social en faisant émerger d'éphémères puissances accumulant des niveaux de richesse inégalés jusqu'alors. Le faste de la tombe de Vix est l'une des dernières

manifestations de la fortune de ces élites celtiques, dont l'effondrement prochain marque la fin de la civilisation du premier âge du Fer.

—
LAURENT OLIVIER

RÉFÉRENCES

- Markus EGG et Albert FRANCE-LANORD, *Le Char de Vix*, Mayence, Römisch-Germanisches Zentralmuseum, 1987.
René JOFFROY, « La tombe de Vix (Côte-d'Or) », *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot*, vol. 48, n° 1, 1954.
Laurent OLIVIER, « Tombes princières et principautés celtiques. La place du site de Vix dans la recherche européenne sur les centres de pouvoir du premier âge du Fer », in *Autour de la Dame de Vix, Celtes, Grecs et Étrusques*, catalogue de l'exposition du musée du Châtillonnais (27 juin-14 octobre 2003), Châtillon-sur-Seine, musée du Châtillonnais, 2003, p. 11-25.
Claude ROLLEY (dir.), *La Tombe princière de Vix*, Paris, Picard, 2003, 2 vol.

RENVOIS

- 23 000, 600 av. J.-C., 52 av. J.-C., 719, 1825, 1949

Alésia ou le sens de la défaite

Le récit par César de la reddition de Vercingétorix à Alésia en 52 avant notre ère marque une frontière artificielle entre une Gaule « gauloise », évanescence et improbable, et une Gaule « romaine », qui masque la longue durée de la romanisation économique et culturelle. La valeur mythologique de la défaite providentielle est-elle pour autant irrésistible ?

« Auprès de ce coteau, si aride aujourd'hui, du mont Auxois, se sont décidées les destinées du monde. Dans ces plaines fertiles, sur ces collines, maintenant silencieuses, près de 400 000 hommes se sont entrechoqués [...]. La cause tout entière de la civilisation était en jeu. » Avec une emphase choisie, en empereur et en historien de Jules César, Napoléon III n'hésitait pas à magnifier les enjeux universels de la défaite glorieuse d'Alésia. Glorieuse mais improbable, compte tenu des forces en présence : comment 60 000 légionnaires, pris au piège dans la plaine des Laumes, au pied de l'*oppidum* d'Alésia, ont-ils pu vaincre

les 80 000 guerriers de Vercingétorix, secourus par une armée de revers de près de 200 000 autres Gaulois ? Stupéfait et ironique, Napoléon I^{er} a été un des rares stratèges à souligner l'in vraisemblance, voire la désinformation, ou au pire une mystification de César, ou de ses alliés gaulois. Le destin de son neveu allait la transformer en mythification.

Alors que Napoléon III aspirait à devenir le « divin Jules » des Français, il fut, cinq ans à peine après la parution de son *Histoire de Jules César*, condamné à tenir, en septembre 1870, dans Sedan assiégée, la position de Vercingétorix. Ironie sublime du sort et ruse tragique

de l'histoire européenne, qui renverse les rôles du conquérant et inaugure un cycle de transpositions imaginaires où l'antagonisme franco-allemand trouve une justification, jusqu'à l'« effondrement » de 1940.

Cette collusion des temps et des scènes, sous-tendue par le thème romantique des origines gauloises de la France, nourrit depuis cent cinquante ans une fantasmagorie à valeur toute mythologique. Au revers du Morvan, à la pointe d'un Massif central devenu centre de gravité géographique de la France des instituteurs, le site perché d'Alise-Sainte-Reine a été consacré lieu d'origine et année zéro de l'histoire de France. D'autant que l'identification du site authentique, malgré les fouilles somptuaires de l'empereur à Alise dès 1861 jusqu'à celles conduites par une équipe franco-allemande au cours des années 1990, n'a cessé d'être contestée, suscitant une autre et interminable « bataille » d'Alésia : un ouvrage collectif, sous les auspices de Franck Ferrand, a relancé la polémique en 2014. En dénonçant la « supercherie dévoilée », la théorie du complot achève de faire d'Alésia une colline bien mal inspirée pour une impossible scène primitive. Comment la célébration d'une défaite a-t-elle pu être investie d'une telle puissance fondatrice ? Pourquoi la France du XIX^e siècle a-t-elle imaginé l'origine de la nation à travers le motif de l'intégration à la mondialisation romaine ? En croisant les acquis de l'archéologie avec la parole jalouse d'un César ayant verrouillé la « vision du vainqueur » par ses fameux *Commentaires sur la guerre des Gaules*, peut-on

échapper au piège imaginaire et narratif d'Alésia ?

Il faut d'abord se résoudre à revenir sur ce qui forme le noyau et la fonction du mythe : une scénographie absurde avec des personnages célèbres. Jusqu'à un certain point toutefois, car avant qu'Amédée Thierry ne sorte Vercingétorix de l'oubli en 1828, et avant que Camille Jullian n'en fasse un personnage historique en 1899, le nom même du héros gaulois (pour Michelet encore) n'était qu'un titre ou surnom militaire, synonyme de « généralissime ». Comme le suggère avec malice Jean-Paul Demoule, la capitulation en armes de Vercingétorix n'a pas plus de vraisemblance que celle de Saddam Hussein en camion militaire devant George Bush. Et si le vaincu enchaîné est, six ans plus tard, en 46 avant notre ère, réduit à être un personnage-trophée du triomphe de César à Rome, il meurt dans des conditions aussi déplorables sans doute que le dictateur irakien. C'est bien plutôt l'iconographie édifiante des sculpteurs (Aimé Millet et la statue offerte par l'empereur à Alise en 1865) et des peintres d'histoire (Lionel Royer en 1899) qui a fixé un très efficace précipité mémoriel, où la reddition volontaire des armes de Vercingétorix aux pieds de César symbolise le sacrifice du destin de « l'homme providentiel », assurant le salut de ses compatriotes au sacrifice de sa vie. Voilà l'efficace du mythe. Après Christian Goudineau, Jean-Louis Brunaux a rappelé que la reddition n'était que la mise en fiction des récits fleuris, et tous postérieurs aux *Commentaires* de César – Plutarque, Diodore de Sicile ou Dion Cassius. Si

César a voulu construire, tout au long de son récit, un Vercingétorix menaçant, tacticien hors pair, il se contente, dans son style lapidaire, de ne surtout pas décrire la reddition. Le recours au verbe impersonnel au passif : *Vercingetorix deditur* – Vercingétorix lui fut livré, ou encore « on livre Vercingétorix » – lui permet d'entretenir le flou sur les conditions de la défaite. Par qui Vercingétorix fut-il livré ? L'histoire ne le dira pas.

À cet égard, et compte tenu de notre dépendance envers le texte de César, tout est imaginable, y compris le fait que Vercingétorix, ancien otage et ami de César, ait pu être l'allié objectif, sinon l'agent indirect, des ennemis de César à Rome. En effet, la soudaine irruption, à la fin de l'année - 53, au livre VII de la *Guerre des Gaules*, de la rébellion de Vercingétorix, n'est pas sans lien avec la crise politique majeure que connaît alors Rome. À la faveur de la mort de Crassus en Syrie, le Sénat confie à Pompée une forme de dictature qui menace directement les ambitions de César. La saison guerrière qui conduit à Alésia est donc aussi un épisode diplomatique dans la crise généralisée des institutions de la République, en résonance avec la géopolitique d'une Méditerranée romaine en construction. La « conspiration permanente » qu'est le triumvirat de - 59 se transforme en une lutte à mort entre César et Pompée pour la conquête d'un empire qui ne dit pas encore son nom.

Il n'empêche : ce n'est pas ce que veut retenir la tradition. Ne serait-ce que pour masquer l'évidence qui perle au cours des sept premiers livres de la *Guerre des Gaules* : en - 58, l'intervention annuelle

de César en Gaule a répondu à la demande de « l'assemblée » de Bibracte, menée par les Éduens, en vue d'un protectorat contre des voisins turbulents, parfois eux aussi déclarés « amis de Rome » (ainsi d'Arioviste et ses « Germains » en - 59). L'alliance à Rome est au fond un objet de désir concurrentiel et, en fait de conquête, il s'agit bien d'une pacification et d'une opération de police dans un territoire déjà largement soumis, par le biais des institutions et du commerce. Cette même assemblée, qui confie, un temps sans doute, à Vercingétorix une part de sa légitimité, n'est-elle pas un instrument de pouvoir indirect de Rome ?

Les quelque soixante cités-États qui couvrent le territoire « gaulois », les Gaules plutôt que « la » Gaule, n'ont pas été conquises par Rome après une farouche résistance pour défendre leur liberté. Elles se sont livrées à Rome en toute liberté.

Avec la scène de la reddition après bataille des armes à Alésia, l'idéologie nationale s'est ainsi dotée d'une matrice, à la fois rétroactive et prospective, où la défaite glorieuse *et* nécessaire devient un motif de justification de l'histoire et de son « sens ». La ferveur déployée en un culte pour Alésia s'est transformée en syndrome de la défaite glorieuse. Au point que se trouve ainsi forgé le premier maillon d'un chapelet de batailles perdues – que la mémoire nationale se charge d'épeler avec une curieuse fascination, de Poitiers à Azincourt, de Pavie à Waterloo, de Sedan à Paris, et de Trafalgar à Diên Biên Phu. Se fige ainsi une figure du glorieux perdant : Vercingétorix, christ républicain (et laïc), chargé d'antidater le

« baptême » mérovingien de la France, et, le cas échéant, de préfigurer la collaboration vichyste, quitte à rappeler qu'il fut aussi (parfois) victorieux.

Le 30 août 1942, c'est à Gergovie, à la faveur du 2^e anniversaire de la Légion française des combattants et des volontaires de la Révolution nationale, que furent rassemblées en un cénotaphe de marbre des terres extraites de toutes les communes du territoire et de l'« empire » français. Le sacrifice nécessaire de Vercingétorix était évoqué par un sénateur, oncle du futur président Giscard d'Estaing, en des termes identiques à ceux du général de Gaulle, six ans plus tôt, dans *La France et son armée*. . . La défaite aurait ceci de supérieur à la victoire dans l'histoire de France : elle enracine l'union nationale.

Alésia ou le mythe historique en réserve, réversible dans son usage, dans son « sens » moral et chronologique. Difficile donc d'aborder un moment « historique » d'Alésia, qui se joue bien davantage au cours du second XIX^e siècle que dans un contexte antique. En un sens, le syndrome Alésia définit un certain rapport de la France au monde extérieur, à partir du moment où les signes de la puissance internationale rivalisent avec ceux du « déclin ». . . Écoutons à nouveau Napoléon III tirer la leçon du mythe en gestation et le sens de la défaite, par un curieux détour contrefactuel : « La défaite de César eût arrêté pour longtemps la marche de la domination romaine [. . .]. Les Gaulois, ivres de leur succès, auraient appelé à leur aide tous ces peuples qui cherchaient le soleil pour se créer une patrie, et tous ensemble se seraient précipités sur l'Italie ; ce foyer des lumières,

destiné à éclairer les peuples, aurait alors été détruit [. . .]. Aussi, tout en honorant la mémoire de Vercingétorix, il ne nous est pas permis de déplorer sa défaite [. . .] ; n'oublions pas que c'est au triomphe des armées romaines qu'est due notre civilisation : institutions, mœurs, langage, tout nous vient de la conquête. » Rien n'est moins sûr. Vercingétorix victorieux n'aurait-il pas été rechercher la consécration à Rome, pour devenir ce qu'il était en partie déjà, un général « romanisé », sinon romain ?

Là est le sens profond de ce culte de la défaite : sacrifier l'histoire préhistorique gauloise impossible à écrire (car privée de sources) à une brutale, mais providentielle, fusion « gallo-romaine », ethnogenèse controuvée pour conjurer l'origine germanique et aristocratique des « Francs ».

Cette « romanisation » vertueuse n'est-elle pas synonyme de ce que les publicistes nomment, en d'autres temps, une « mondialisation » ? Car le syndrome Alésia ne masque pas seulement une romanisation volontaire, selon le rythme lent et pluriséculaire qui se produit alors autour de la Méditerranée, de la Tunisie à l'Espagne. Alésia contribue à projeter l'image d'une « colonisation » romaine de la Gaule, symétrique à celle des empires ultramarins du XIX^e siècle, pour mieux dissimuler la temporalité d'un phénomène de très longue durée : l'intégration des Gaules à l'influence romaine a débuté à la fin du IV^e siècle, avec la prise légendaire de Rome par les « hordes » de Brennus.

Du Pô au Rhin, trois cents ans de connexions et d'interactions, de la Gaule

cisalpine (-222) à la Province transalpine (-121), ont produit une romanisation d'abord sociale, puis culturelle et religieuse. Alésia, sanctuaire dédié à Héraclès depuis des décennies, n'était-il pas le lieu idéal d'une ordalie entre deux chefs de guerre concurrents ? La plus saisissante contribution de l'archéologie demeure en retour la découverte, sur le site d'Alise, de six pièces de monnaie gréco-romaines, frappées à l'effigie de Vercingétorix, sous les traits imberbes d'Apollon et d'après un modèle numismatique datant de Philippe II de Macédoine. Sans plus d'effet sur les représentations collectives du Gaulois chevelu que la potion magique sur Obélix.

YANN POTIN

RÉFÉRENCES

-
- Jean-Louis BRUNAUX, *Alésia : le tombeau de l'indépendance gauloise*, Paris, Gallimard, 2012.
- Olivier BUCHSENSCHUTZ, « Les Celtes et la formation de l'Empire romain », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 2004 / 2, 59^e année, dossier sur « La romanisation », p. 337-361.
- Christian GOUDINEAU, *Le Dossier Vercingétorix*, Arles, Actes Sud, 2001.
- André SIMON, *Vercingétorix et l'idéologie française*, Paris, Imago, 1989.
- Yvon THÉBERT, « Romanisation et déromanisation en Afrique : histoire décolonisée ou histoire inversée ? », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 1978, vol. 33, n° 1, p. 64-82.

RENVOIS

-
- 48, 212, 1357, 1420, 1763, 1815, 1871, 1882, 1940, 1965

PAGE SUIVANTE

Actuelle cathédrale d'Aix-la-Chapelle,
ancienne chapelle Palatine de Charlemagne
(photo: © akg / Bildarchiv Steffens)



ouronné empereur à Rome à la Noël de l'an 800, Carolus Magnus comme le nomme Éginhard, son biographe, Karl der Grosse comme on dit en Allemagne, Charlemagne comme on l'appelle en France, choisit néanmoins de bâtir son palais bien plus au nord, à Aix-la-Chapelle, au cœur de ses domaines patrimoniaux, dans ces Ardennes aujourd'hui à cheval sur quatre pays différents, à proximité de sources d'eaux chaudes. Il a beau être un guerrier franc, l'empereur apprécie les bains à la romaine. Le parc qui jouxte son palais accueille l'éléphant blanc offert par le calife de Bagdad Haroun al-Rachid. La chapelle où il assiste aux offices, de plan centré à l'image du Saint-Sépulcre, se pare de colonnes de porphyre rapportées de Ravenne. Le centre du pouvoir s'est déplacé des rives de la Méditerranée vers le nord de l'Europe, mais s'émanciper du grand voisin byzantin nécessite encore de l'imiter et d'en adopter le modèle impérial.

Cet horizon impérial apparaît comme la principale caractéristique des huit siècles qui s'étendent du règne de Claude au couronnement du grand Charles. Les Gaules, qui n'avaient d'unité que sous le regard de César, se sont bel et bien fondues dans l'Empire romain, parfois de manière très précoce (ainsi en Narbonnaise), plus souvent durant la période séparant les tables claudiennes (48) de l'édit de Caracalla (212) : les Gaulois ne sont plus que des Romains comme les autres. Ils agrègent en outre, à compter du III^e siècle, de nouvelles populations germaniques peu à peu intégrées à l'Empire selon des modalités variées. Au VI^e siècle, le royaume fondé par Clovis et ses fils dessine, avec ses extensions successives vers le sud et vers l'est et

avec le concours des élites civiles indigènes, les contours d'une entité politique inédite qui conserve, par la suite, une réelle unité par-delà les vicissitudes des partages mérovingiens. Ce « royaume des Francs » ne coïncide nullement avec la France actuelle, pas plus qu'avec le royaume de « Francie occidentale » apparu à Verdun en 843. On y parle plusieurs langues, sa population est mélangée, sa culture composite. Tout en en constituant le cœur, il s'efface et se fragmente dans l'empire refondé par Charlemagne, nouvelle agrégation de peuples et de royaumes divers, soumis au nom franc et à la religion chrétienne.

Des « migrations germaniques » aux raids scandinaves en passant par la conquête arabe, les temps demeurent ceux des remues d'hommes, des accommodements politiques et des acculturations réciproques. La réelle unité de ces sociétés bigarrées est d'avoir adopté et acclimaté jusqu'aux confins occidentaux du monde connu une religion orientale, le christianisme, arrivée de façon clandestine avec les marchands, les missionnaires et les moines d'outre-Méditerranée, et proclamée unique et universelle par la toute-puissance des empereurs, romains, byzantins et carolingiens.